Illinois U Library

NUMÉRO 55 — 25 MARS 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMÉDIE-FRANÇAISE** 1950

SALLE RICHELIEU

MERCREDI 11 JANVIER 1950

Bureaux à 20 heures — SOIRÉE — Rideau à 20 h. 30 précises

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

OTHELLO

Tragédie en CINQ actes de **SHAKESPEARE**

Texte français de M. Georges NEVEUX

Décors et costumes de M. A.-M. CASSANDRE — Musique de M. Louis BEYDTS

MM. CHAMBREUIL, *Brabantio* - Jean DEBUCOURT, *Iago* - Jean MEYER, *Roderigo*
Jean CHEVRIER, *Cassio* - Aimé CLARIOND, *Othello* - LE GOFF, *un Sénateur*
Michel VADET, *un Musicien* - Paul-Émile DEIBER, *3e Gentilhomme* - Pierre GALLON, *4e Gentilhomme*
Maurice PORTERAT, *le Crieur public* - Louis EYMOND, *Montano* - Paul ÉCOFFARD, *Graziano*
Jacques SERVIÈRE, *le Doge* - MARCO-BÉHAR, *1er Sénateur* - Jean PIAT, *1er Gentilhomme*
François VIBERT, *Ludovico* - Teddy BILIS, *le Bouffon* - Bernard NOËL, *2e Gentilhomme*
Mlles Renée FAURE, *Desdémone* - Line NORO, *Émilie* - Jeanne MOREAU, *Bianca*
Élèves du Conservatoire
Mise en scène de M. Jean MEYER
LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 H. 45

VENDREDI 13 JANVIER 1950

Bureaux à 20 heures — SOIRÉE — Rideau à 20 h. 30 précises

Présentation à la Presse

OTHELLO

Tragédie en CINQ actes de **SHAKESPEARE**

Texte français de M. Georges NEVEUX

Décors et costumes de M. A.-M. CASSANDRE — Musique de M. Louis BEYDTS

MM. CHAMBREUIL, *Brabantio* - Jean DEBUCOURT, *Iago* - Jean MEYER, *Roderigo*
Jean CHEVRIER, *Cassio* - Aimé CLARIOND, *Othello* - LE GOFF, *un Sénateur*
Michel VADET, *un Musicien* - Paul-Émile DEIBER, *3e Gentilhomme* - Pierre GALLON, *4e Gentilhomme*
Maurice PORTERAT, *le Crieur public* - Louis EYMOND, *Montano* - Paul ÉCOFFARD, *Graziano*
Jacques SERVIÈRE, *le Doge* - MARCO-BÉHAR, *1er Sénateur* - Jean PIAT, *1er Gentilhomme*
François VIBERT, *Ludovico* - Teddy BILIS, *le Bouffon* - Bernard NOËL, *2e Gentilhomme*
Mlles Renée FAURE, *Desdémone* - Line NORO, *Émilie* - Jeanne MOREAU, *Bianca*
Élèves du Conservatoire
Mise en scène de M. Jean MEYER
LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 H. 45

Mardi 17 Janvier, Soirée à 19 h. 45 précises : LE SOULIER DE SATIN
Mercredi 18 Janvier, Soirée à 20 h. 30 : OTHELLO
Jeudi 19 Janvier, Matinée classique à 14 h. 30 (Abonnement Série bleue) : LE MARIAGE DE FIGARO
Soirée à 20 h. 30 : OTHELLO
Vendredi 20 Janvier, Soirée à 21 heures : Le Pain de Ménage - BÉRÉNICE
Samedi 21 Janvier, Soirée à 21 heures : Le Plaisir de Rompre - LA PARISIENNE
Dimanche 22 Janvier, Matinée à 14 h. 30 : ANDROMAQUE - L'Épreuve
Soirée à 21 heures : Le Plaisir de Rompre - LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD
Lundi 23 Janvier, Soirée à 20 h. 30 : OTHELLO

Location ouverte huit jours à l'avance, de 11 heures à 18 heures

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Iago. Othello. Desdémone. Le Doge.

Cassio. Desdémone. Iago.

Emilia. Desdémone. Othello.

1 OTHELLO. — ... *Viens, Desdémone, nous n'avons plus qu'une heure, une heure pour le loisir, l'amour...* (ACTE PREMIER, SCÈNE III.)

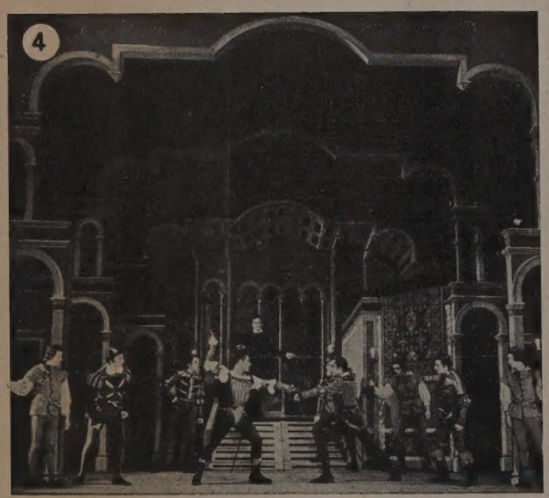
2 IAGO. — *La plus lointaine, la plus proche, la plus vive, la mieux cachée...* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

3 OTHELLO, apparaissant. — *O ma belle guerrière!* DESDÉMONE. — *Mon cher Othello !...* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

4 Cassio et Montano croisent le fer... (ACTE II, SCÈNE III.)

5 CASSIO. — *Le conseil n'est pas mauvais.* IAGO. — *Oui, l'amitié donne parfois des idées.* (ACTE II, SCÈNE III.)

Cassio. Montano.



Cassio. Iago.

OTHELLO

Tragédie en cinq actes de SHAKESPEARE,

texte français de Georges NEVEUX.

Cette nouvelle version d'OTHELLO a été représentée pour la première fois à la Comédie-Française (salle Richelieu) le 11 janvier 1950, dans une mise en scène de Jean MEYER, des décors et costumes de A.-M. CASSANDRE et avec une musique de Louis BEYDTS.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Editions GALLIMARD.

PERSONNAGES :

Brabantio	*CHAMBREUIL*
Iago	*Jean DEBUCOURT*
Roderigo	*Jean MEYER*
Cassio	*Jean CHEVRIER*
Othello	*Aimé CLARIOND*
Montano	*Louis EYMOND.*
Gratiano	*Paul ECOFFARD.*
Le Doge	*Jacques SERVIÈRE.*
Ludovico	*François VIBERT.*
Sénateurs	*LE GOFF* *MARCO-BÉHAR.*
Gentilshommes	*Jean PIAT.* *Bernard NOEL.* *Paul-Émile DEIBER.* *Pierre GALLON.*
Un Musicien	*Michel VADET*
Le Bouffon	*Teddy BILIS.*
Le Crieur public	*Maurice PORTERAT.*
Desdémone	*Renée FAURE.*
Émilia	*Line NORO.*
Bianca	*Jeanne MOREAU.*

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue à Venise.

Entrent Roderigo et Iago.

RODERIGO. — Non ! Non ! Tu ferais mieux de te taire. Je suis indigné. Comment ! toi, Iago, qui tiens les cordons de ma bourse et qui les ouvres comme il te plaît, tu ne me préviens même pas de ce qui se passe ?

IAGO. — Ma parole, il ne veut même pas m'écouter ! Puisque je vous chante sur tous les tons que je ne savais rien. Tenez ! Si seulement j'avais deviné la chose, je vous accorderais le droit de me mépriser jusqu'au dernier souffle de ma vie.

RODERIGO. — Tu m'as glissé, un soir, dans l'oreille, que tu le haïssais.

IAGO. — Si j'ai menti, crachez sur moi. Trois personnages, parmi les plus grands de Venise, sont allés le trouver, chapeau bas, et l'ont prié de me nommer son lieutenant. Oui, son lieutenant, mon cher, je ne m'estime pas moins. Mais lui, le geste large et la voix sonore, ne les a même pas écoutés. « Messieurs, leur a-t-il répondu, mon choix est déjà fixé. » Et qui donc a-t-il choisi ? Je vous le donne en mille : Michel Cassio ! Ce stratège qui n'a encore rien manœuvré que des sérénades, ce petit Florentin que la première passante venue mènerait par le bout du nez jusque chez le diable en personne ! Voilà ce qu'on nous a cueilli comme lieutenant. Et moi qui ai donné mes preuves sur le terrain, à Rhodes, à Chypre, chez les sauvages comme chez les chrétiens, me voici aimablement dépassé par ce vainqueur en dentelles. Le lieutenant, c'est lui. Et ce pauvre Iago, Dieu le console ! restera simple enseigne auprès de sa noire Seigneurie Othello.

RODERIGO. — A ta place, j'aimerais mieux être chargé de le pendre que de le servir.

IAGO. — Que voulez-vous ? La recommandation est la maladie du jour. On avance par brigue, par faveur, et tant pis pour l'ancienneté. Mais je ne vous ai conté tout cela, monsieur, que pour vous laisser mesurer mon dévouement pour Othello.

RODERIGO. — Moi, mon cher, je ne resterais pas un jour de plus sous ses ordres.

IAGO. — Hé ! pas si vite, monsieur. Moi aussi, j'ai mes projets. Oui, bien sûr, nous ne pouvons pas tous venir au monde sous l'enveloppe d'un grand seigneur. Mais il y a, monsieur, plus d'une manière de servir son maître. Tenez ! Vous avez sûrement rencontré dans l'antichambre de quelque grand de Venise de ces faquins à courbettes qui s'échinent comme des ânes pour ne gagner que leur pitance. Quand ils sont vieux, on les chasse. Fouettez-moi ces doux imbéciles. Mais il existe des hommes qui, sous le masque du dévouement, gardent l'esprit clair et le souci d'eux-mêmes. Ils attendent que leur habit soit mieux doublé et leur ombre plus arrondie sur le sol, et alors c'est à cette ombre-là qu'ils feront des courbettes, et à personne d'autre. J'avoue que ce dernier portrait me ressemble assez. Voyez-vous, monsieur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, moi, si j'étais le More, je ne voudrais pas devenir Iago. En servant mon maître, c'est moi seul que je sers. Le ciel m'est témoin que je n'ai pour lui ni respect ni obéissance, mais que je fais mine d'avoir tout cela pour arriver à mes fins particulières. Quand mes actes se permettront de ressembler à mes pensées, c'est que mon jour sera venu et que j'aurai licence de jeter aux orties le fanion d'Othello. Ouvrez bien l'oreille, Roderigo, je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO. — Non, décidément, il y a trop de bonheur cette nuit pour cet Africain aux lèvres épaisses.

IAGO. — Appelez le père de la belle, réveillez-le, mettez-vous aux trousses d'Othello. Et, celui-là, empoisonnez-lui sa joie, criez son nom par les rues, ameutez toute la famille. Malgré les moustiquaires de ses fenêtres, il se sentira comme piqué soudain par tous les moustiques de Venise.

RODERIGO. — Voici la maison du père. Je vais l'appeler.

IAGO. — Oui. Poussez-moi un de ces hurlements terribles qui annoncent l'incendie dans un quartier populaire.

RODERIGO, *il crie.* — Holà ! Brabantio ! Au voleur ! Brabantio ! Ouvrez l'œil sur votre maison, sur votre fille et sur vos sacs ! Au voleur ! Au voleur !

BRABANTIO, *paraissant à sa fenêtre.* — Pourquoi tout ce vacarme ? Que se passe-t-il ?

RODERIGO. — Seigneur Brabantio, ne manque-t-il personne chez vous ?

IAGO. — Vos portes sont-elles bien verrouillées ?

BRABANTIO. — Pourquoi ces questions ?

IAGO. — Sangdieu, monsieur, vous êtes volé. Au nom de la pudeur, ne restez pas en chemise de nuit. La nouvelle que nous vous apportons mérite au moins une robe de chambre. Pendant que vous dormiez on vous a déchiré le cœur, monsieur, et la moitié de votre âme s'est enfuie. Oui, en ce moment, à l'instant même, un vieux bélier noir est en train de couvrir votre petite brebis blanche. Levez-vous, levez-vous, vite, faites sonner les cloches de la ville, et que tous les bourgeois qui ronflent sautent de leur lit ! Dépêchez-vous, sinon le diable vous fera grand-père. Allons ! Debout, vous dis-je !

BRABANTIO. — Avez-vous perdu l'esprit ?

RODERIGO. — Très respecté seigneur Brabantio, ne reconnaissez-vous plus ma voix ?

BRABANTIO. — Non. Qui êtes-vous ?

RODERIGO. — Roderigo.

BRABANTIO. — Tu n'en es que plus mal venu. Je t'ai défendu de rôder autour de ma porte. Je t'ai

répondu en toute franchise que ma fille n'était point faite pour toi, et voilà que sous les fumées d'un trop long souper ta folie te ramène sous mes fenêtres pour me narguer et me tourmenter en plein sommeil.

RODERIGO. — Monsieur ! Monsieur ! Monsieur !

BRABANTIO. — Mais tu peux être sûr que ma colère et mon pouvoir seront assez forts pour te faire regretter demain tes inventions de cette nuit.

RODERIGO. — Patience, mon bon monsieur !

BRABANTIO. — Et de quel vol veux-tu parler ? Ma maison est-elle une grange ouverte ? Ne sommes-nous pas à Venise ?

RODERIGO. — Très digne et très noble Brabantio, je viens à vous dans la simplicité d'une âme parfaitement pure.

IAGO. — Parbleu ! Monsieur, vous êtes comme ces gens qui ne veulent plus aller à l'église parce que c'est le diable qui leur a indiqué la route. Nous venons vous rendre service, mais comme vous nous prenez pour des vauriens, vous laisserez votre fille entre les pattes d'un étalon arabe. C'est donc votre ambition d'avoir un jour des petits-fils qui vous henniront aux oreilles, et toute une parenté dans le monde des mulets et des chevaux de cirque ?

BRABANTIO. — Qui es-tu, toi qui jures comme un païen ?

IAGO. — Monsieur, je suis le passant qui vient vous prévenir que votre fille et le More sont en train de faire la bête à deux dos.

BRABANTIO. — Toi, tu es un scélérat.

IAGO. — Vous, un sénateur.

BRABANTIO. — Tu me paieras ce mot aussi. Mais je te connais, toi, Roderigo.

RODERIGO. — Monsieur, je prends tout sur moi, mais, de grâce, une question. Est-ce avec votre secret consentement, comme je commence à le croire, que votre belle enfant s'en est allée par une nuit aussi épaisse, et sans autre escorte qu'un gondolier, livrer son corps aux caresses et aux imaginations d'un nègre ? Si la chose est connue de vous, si elle vous agrée, excusez notre indiscrétion. Mais si vous ignorez tout, allez donc frapper à la porte de votre fille. Et si elle vous répond, je veux bien que la justice de Venise me prenne demain par le collet.

BRABANTIO. — Battez le briquet ! Holà, donnez-moi un flambeau, réveillez mes gens ! Cette aventure et le rêve que j'étais en train de suivre en dormant ont le même visage. Oui, je sens déjà sur moi le poids de mon malheur. De la lumière ! J'ai demandé de la lumière !

Il se retire.

IAGO. — Adieu ! Il faut que je vous quitte. Si je restais sur les lieux, je serais cité comme témoin pour déposer contre mon maître, et quelque chose me chuchote à l'oreille que le More va se tirer de ce mauvais pas. Nos hommes d'État, même au prix de leur vie éternelle, n'oseraient en pleine guerre avec Chypre se défaire de leur général. Donc, tout pesé, et bien que je l'aime à peu près autant que la grand'porte de l'enfer, je trouve plus expédient d'arborer encore le pavillon de l'amitié. Mais, rassurez-vous, ce pavillon ne recouvre rien. Adieu !

Il s'en va. Brabantio arrive, suivi de gens portant des torches.

BRABANTIO. — Le malheur est dans ma maison, ma fille n'est plus là. Ce qui me reste à vivre, je le vivrai dans le mépris, dans la tristesse. Eh bien, Roderigo, où l'as-tu aperçue ? O malheureuse fille ! Avec le More, dis-tu ? Soyez donc père ! Comment l'as-tu reconnue, elle ? Tu ne saurais croire comme elle a bien su me tromper ! Que t'a-t-elle dit, à toi ? Apportez d'autres flambeaux ! Qu'on réveille tous mes parents. Sont-ils mariés, crois-tu ?

RODERIGO. — En vérité, je crois qu'ils le sont.

BRABANTIO. — Comment a-t-elle pu s'échapper ? O trahison du sang ! Pères qui vous fiez à vos filles sur l'apparence, vous ne connaîtrez jamais leurs pensées. N'y a-t-il pas des élixirs puissants, des paroles magiques pour engourdir le jugement et abuser de la jeunesse ? N'as-tu pas lu, Roderigo, quelque chose comme cela ?

RODERIGO. — Oui, monsieur, je crois bien que je l'ai lu.

BRABANTIO. — Éveillez mon frère. Vieil imbécile que je suis, pourquoi ne te l'ai-je pas donnée ? Que l'on se sépare et que chacun aille de son côté. Sais-tu où nous pourrions les surprendre, elle et le More ?

RODERIGO. — Donnez-moi une bonne escorte et je vous mène jusqu'à eux.

BRABANTIO. — Alors, conduis-nous vite, je t'en supplie. Je vais frapper à toutes les portes et ramasser du monde. On m'obéira. Qu'on prenne des armes et qu'on aille querir des officiers de nuit. En avant, mon bon, mon brave, mon cher Roderigo ! Je te jure que demain tes peines de cette nuit seront récompensées.

SCÈNE II

Une autre rue.

IAGO. — Oui, j'ai tué bien des hommes au métier de la guerre, mais je crois qu'il est écrit sur l'étoffe de la conscience : « Tu ne donneras jamais la mort avec préméditation. » Même à mon profit, je ne sais pas être injuste. Et pourtant, tout à l'heure, je me suis battu neuf ou dix fois contre cette démangeaison que j'avais de lui planter mon couteau ici, sous les côtes.

OTHELLO. — Il vaut mieux que tu ne l'aies pas fait.

IAGO. — Bien sûr, mais il bavardait tant ! Il lâchait des mots tellement ignobles contre Votre Honneur que j'ai eu toutes les peines du monde à me contenir. Que voulez-vous ? Je ne suis pas un saint. Mais, de grâce, monsieur, êtes-vous solidement marié ? N'oubliez pas que le sénateur est très aimé. Au conseil, sa voix compte double, comme celle du doge. Il vous fera divorcer, il tirera sur la loi comme sur un cordeau, et, ni vu ni connu, vous vous trouverez soudain ligoté devant lui.

OTHELLO. — Laissons-le faire. Les services que j'ai rendus à la ville parleront plus fort que lui. A Venise on ne sait pas tout encore sur moi, mais quand je verrai qu'il y a honneur à s'en vanter, je révélerai mon origine, et que je descends d'une lignée de rois. A lui seul, ce titre me donne le droit de défendre devant les plus grands de Venise, et le chapeau sur la tête, la fortune hau-

taine que j'ai conquise. Mais sache-le bien, Iago, si je n'aimais pas la douce Desdémone, je ne voudrais pas ramener aux mesures d'une seule ville ou d'une seule maison le cercle immense de ma vie, non, je ne le voudrais pas, pour tous les trésors de la mer. Mais regarde, quelles sont ces lumières, là-bas ?

IAGO. — C'est le père et ses amis qui accourent. Vous feriez bien de vous cacher.

OTHELLO. — Non. Il faut qu'on me trouve. Mon calme, mon rang, ma conscience me montreront tel que je suis. Est-ce bien Brabantio ?

IAGO. — Par Janus, le dieu à double visage, je crois que non.

Entrent Cassio et des soldats.

OTHELLO. — Les gens du doge et mon lieutenant ! Bonne nuit, mes amis. Quelles nouvelles ?

CASSIO. — Général, le doge vous salue et vous réclame sans retard.

OTHELLO. — De quoi s'agit-il ?

CASSIO. — Quelque nouvelle de Chypre, je suppose. C'est une affaire qui presse. Les galères ont expédié cette nuit une douzaine de messagers. Tous les conseillers ont été réveillés et plusieurs déjà sont chez le doge. On vous réclame avec impatience. Et comme on ne vous a pas trouvé au logis, le Sénat vient d'envoyer trois escouades à votre recherche.

OTHELLO. — Et c'est vous qui m'avez trouvé. J'en suis heureux. Le temps de dire un mot ici, et je pars avec vous.

Il sort.

CASSIO. — Enseigne, qu'a-t-il donc à faire dans cette auberge ?

IAGO. — Ma foi, je crois bien qu'il a enlevé cette nuit, à l'abordage, une espèce de galère. Si la prise est déclarée légale, sa fortune est faite.

CASSIO. — Une galère..., je ne comprends pas.

IAGO. — Il est marié.

CASSIO. — A qui ?

IAGO. — Marié à... *(Othello revient.)* Eh bien, Général, nous partons ?

OTHELLO. — Je vous suis.

CASSIO. — Voici une autre escouade qui vient sur nous.

IAGO. — C'est Brabantio, Général, restez sur vos gardes. Il a les pires intentions.

OTHELLO. — Holà ! N'avancez pas plus loin.

RODERIGO, *à Brabantio.* — Seigneur, voici le More.

BRABANTIO. — Qu'on arrête ce voleur !

IAGO. — C'est vous, Roderigo ? Allons, Monsieur, à nous deux.

Ils dégainent.

OTHELLO. — Remettez au fourreau ces épées qui brillent, la rosée pourrait les rouiller. (*A Brabantio :*) Mon cher Seigneur, vos années ont sur moi plus de pouvoir que vos armes.

BRABANTIO. — Voleur, où as-tu caché ma fille ? Damné que tu es, tu l'as ensorcelée. Oui, j'en appelle à tous les hommes de bon sens. Si elle n'avait été enchaînée par je ne sais quelle magie, comment une fille si tendre, si belle, si heureuse, si indifférente au mariage qu'elle refusait tous les jeunes gens de la ville, comment serait-elle tombée dans les bras d'un nègre ? Tu es fait pour épouvanter les filles, non pour les attirer, et demain Desdémone sera la risée de Venise. Mais je prends le monde entier pour juge. Tu as pratiqué autour d'elle des sortilèges monstrueux, tu lui as fait boire de ces poudres qui brûlent le sang. Je ferai examiner la chose. Elle est probable, elle est palpable. Donc, je t'arrête comme suborneur public, adepte des sciences interdites et hors-la-loi. Saisissez-vous de lui. Et s'il résiste, qu'on le maîtrise comme on pourra, tant pis pour lui.

OTHELLO. — Bas les mains, vous tous, mes partisans comme les autres. Si ma réplique était de me battre, je n'aurais pas besoin de souffleur. Où désirez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO. — En prison. Vous y attendrez la prochaine session de la Cour de Justice.

OTHELLO. — Mais comment pourrai-je obéir en même temps à vous et au doge ? Oui, le doge me réclame, et voici les messagers qui me doivent conduire devant lui.

UN OFFICIER. — C'est la vérité, seigneur Brabantio, le doge tient conseil. On vous attend aussi.

BRABANTIO. — Comment ! Le doge tient conseil à cette heure de la nuit ? Amenez Othello, ma cause est d'importance. Le doge et mes confrères du Sénat ressentiront cette injure aussi cruellement que moi. Si nous donnons licence à de pareilles entreprises, nous verrons bientôt les esclaves et les sauvages nous marcher sur la tête et gouverner notre ville.

SCÈNE III

La Chambre du Conseil.

UN SÉNATEUR. — Mes lettres disent 107 galères.

LE DOGE. — Les miennes 140.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Et les miennes 120.

LE DOGE. — Oui, ces lettres ne s'entendent pas entre elles sur le chiffre, mais toutes sont d'accord sur un point : il y a en ce moment une flotte turque qui fait voile vers Chypre.

PREMIER SÉNATEUR. — Voici venir notre brave Othello.

Entrent Brabantio, Othello, Iago, des Officiers.

LE DOGE. — Cher Othello, nous avons besoin de vos services contre notre ennemi à tous : le Turc. *(A Brabantio :)* Je ne vous voyais pas, soyez le bienvenu, seigneur Brabantio. Vos conseils nous ont manqué cette nuit.

BRABANTIO. — Et à moi les vôtres. Que Votre Grâce me pardonne ! Ce ne sont ni mes fonctions ni les nouvelles publiques qui m'ont tiré de mon lit. L'intérêt de la ville a peu de prise sur un homme que la douleur emporte et rend aveugle.

LE DOGE. — Que vous arrive-t-il donc, Brabantio ?

BRABANTIO. — Ma fille, hélas ! ma fille !...

LE DOGE. — Morte ?

BRABANTIO. — Oui, morte pour moi. Abusée, volée, corrompue grâce à des talismans, à des poudres achetées à des Egyptiens. Car la nature, quand elle n'est pas imbécile, aveugle ou infirme, ne peut s'égarer aussi loin sans l'intervention de la sorcellerie.

LE DOGE. — Quel que soit l'homme qui par ces honteuses pratiques a ravi votre fille à elle-même et à vous, voici le livre rouge de la loi. Vous en lirez le texte vous-même et vous en prononcerez l'application selon votre bon plaisir. Oui, quand même ce serait mon fils le coupable.

BRABANTIO. — Je remercie humblement Votre Grâce. Le coupable, le voici. C'est Othello.

LE DOGE. — Lui ?

LES SÉNATEURS. — C'est bien fâcheux.

LE DOGE, *à Othello.* — Qu'avez-vous à répondre, pour votre défense ?

BRABANTIO. — Rien. Il n'a rien à répondre, sinon que c'est vrai.

OTHELLO. — Très puissants, très justes et très respectés seigneurs, mes nobles et bien-aimés maîtres, j'ai enlevé la fille de ce vieillard, c'est vrai, et je l'ai épousée, c'est encore vrai. Voilà mon crime. Il est grand, mais il s'arrête là. Je suis un homme rude et le langage des villes sonne mal dans ma bouche. Depuis ma septième année, chaque jour de ma vie j'ai durci mes bras au travail des armes et des camps, et je sais peu de chose de ce vaste monde, hormis la guerre. Aussi servirais-je mal cette cause en la plaidant moi-même. Pourtant, avec votre gracieuse permission, je vous conterai sans façon et sans fard l'histoire entière de mon amour, je vous dirai par quels philtres, par quels charmes, par quels enchantements, par quelle magie — puisqu'on m'accuse de magie — j'ai séduit sa fille.

BRABANTIO. — Une enfant si timide, si douce, si émue qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même ! Tomber, en dépit de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout, amoureuse de celui-là justement qu'elle avait peur de regarder ! Il faut un esprit difforme pour oser soutenir que la perfection peut se jeter au travers de toutes les lois de la nature. Nous devons forcément conclure, pour expliquer cette aberration, à l'emploi de maléfices infernaux. Donc j'affirme que c'est à l'aide de ces mixtures qui bouleversent le sang ou par quelque philtre ensorcelé que cet homme a pu agir sur ma fille.

LE DOGE. — Affirmer n'est pas prouver. Nous vous demandons de produire des témoignages plus précis et plus clairs. Les apparences sont pour vous, mais les apparences ne suffisent pas.

PREMIER SÉNATEUR. — Parlez donc, Othello. Est-ce par des moyens équivoques et violents que vous avez soumis le cœur de cette jeune fille ? Ou bien ne l'avez-vous obtenue que par prière et par ces belles instances qu'une âme adresse à une autre âme ?

OTHELLO. — Je vous en conjure, envoyez chercher la dame à l'auberge du Sagittaire, et qu'elle parle de moi devant son père. Si dans son récit vous me trouvez coupable, n'hésitez plus, reprenez-moi tout : votre confiance, la charge que j'ai reçue de vous, ôtez-moi la vie ! Votre sentence sera juste.

LE DOGE. — Qu'on envoie chercher Desdémone.

OTHELLO, *à Iago.* — Enseigne, conduisez-les, vous connaissez bien l'endroit. *(Iago sort.)* En attendant qu'elle vienne, je vais, aussi franchement que si je me trouvais devant le tribunal de Dieu, exposer à votre sagesse comment j'ai obtenu l'amour de cette belle personne, et comment elle, le mien.

LE DOGE. — Parlez, Othello.

OTHELLO. — Son père m'aimait, il m'invitait souvent, il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les sièges, les hasards que j'avais traversés. Je parcourus tout, depuis mes jours d'enfance jusqu'à mon arrivée à Venise, mes bonnes et mes mauvaises fortunes, mes aventures émouvantes sur terre et sur mer, la mort souvent esquivée d'un cheveu sur la brèche d'un fortin, ma capture par un ennemi arrogant, ma vente comme esclave, mon rachat, mes voyages. Et toutes sortes d'images venaient se poser d'elles-mêmes dans mon récit : des cavernes fabuleuses, des déserts de sable, des fondrières, des rochers géants dressés en plein ciel. On y voyait courir les cannibales qui s'entre-dévorent et ces hommes des forêts qui portent leur tête sur des épaules énormes. Toutes ces choses, Desdémone les écoutait gravement, et, quand les affaires de la maison l'obligeaient à se lever, elle les dépêchait au plus vite, et, comme affamée du bruit de ma voix, revenait s'asseoir en silence.

» Ayant remarqué cela, je saisis une heure favorable et trouvai le moyen d'arracher du fond de son cœur le souhait d'entendre raconter tout d'une traite ce qu'elle ne connaissait encore que par scènes décousues. J'y consentis, et souvent au passage de quelque malheur de ma jeunesse je lui dérobai des larmes. Mon récit terminé, elle me donna pour ma peine un monde de soupirs, elle jura qu'en vérité tout cela était étrange, plus qu'étrange, que c'était déchirant, merveilleusement déchirant. Elle eût voulu, me disait-elle, ne pas l'avoir entendu, mais aussi que le ciel eût fait d'elle un homme, et un homme pareil. Elle me remercia et me dit que si j'avais un ami, et qui l'aimait, cet ami n'aurait qu'à raconter à Desdémone l'histoire d'Othello, et que cela suffirait à la charmer.

» Sur ces mots transparents, j'osai enfin lui parler. Elle m'aimait pour les dangers que j'avais courus, et moi je l'aimais pour la pitié dont elle me faisait récompense. Telle est toute la sorcellerie dont j'ai usé. Mais la voici qui vient : à elle de témoigner. »

Entrent Desdémone et Iago.

LE DOGE. — Je crois bien qu'un récit pareil aurait conquis jusqu'au cœur de ma fille. Mon bon Brabantio, étouffez vous-même le bruit de cette aventure. Deux moitiés de sabre valent mieux qu'une main nue.

BRABANTIO. — De grâce, écoutez-là. Je veux bien, si elle avoue avoir fait la moitié des avances, oui, je veux bien que la ruine tombe sur ma tête. Approche, ma jolie. Voyons, quel est celui de nous à qui le devoir t'impose par-dessus tout obéissance ?

DESDÉMONE. — Pour moi le devoir prend ici deux visages. A vous je dois la vie et l'éducation, et tout en moi me parle de mon père comme du premier seigneur de mon enfance. Oui, je suis votre fille, mais voici mon mari. Et la même obéissance que ma mère vous montra en vous préférant à son père, je la reporte aujourd'hui sur Othello, mon nouveau Seigneur.

BRABANTIO. — Dieu soit avec vous, j'ai fini. *(Au Doge :)* Plaise à Votre Grâce de passer aux affaires d'Etat. Que n'ai-je adopté un enfant au lieu d'en faire un ! Approche, More. Je te donne de tout cœur celle que je t'aurais, si tu ne l'avais déjà prise, refusée de tout mon cœur. *(A Desdémone :)* Oui, grâce à toi, mon amour, toutes les fibres de mon cœur se réjouissent de n'avoir pas

d'autres enfants, car ton équipée m'enseignerait à les priver de lumière et à les tenir attachés... Monseigneur, j'ai fini.

LE DOGE, *à Othello et à Desdémone.* — Laissez-moi lui répondre à votre place et lui proposer une maxime qui vous serve de marchepied pour remonter dans ses faveurs. Ecoutez : pleurer un un malheur passé, c'est prendre le chemin d'un malheur nouveau. Au contraire, le volé qui sourit dérobe quelque chose à son voleur. Souriez donc, Brabantio.

BRABANTIO. — Je veux bien, mais alors permettons aussi aux Turcs de nous voler Chypre. Nous n'aurons rien perdu tant que nous pourrons sourire. On croit facilement les conseils des autres quand les autres ne vous enlèvent rien. Mais un conseil est lourd à porter quand on y ajoute le poids de son chagrin. Chaque proverbe est moitié sucre, moitié vinaigre. Les mots sont des mots. Faits pour l'oreille, non pour le cœur. Passons, je vous en prie très humblement, aux affaires de l'Etat.

LE DOGE. — Le Turc avance vers Chypre, une flotte chargée de soldats. Othello, les ressources de cette place, vous les connaissez mieux que personne. Aussi, encore que nous ayons là-bas un officier plein de talent, l'opinion publique ne veut faire confiance qu'à vous seul. Il faut donc vous résigner à mêler à votre joie de cette nuit les soucis de la guerre.

OTHELLO. — Messeigneurs, l'habitude est une espèce de tyran, et je suis plus habitué à dormir sur la terre battue que dans la plume. Oui, je l'avoue, je ne me retrouve bien moi-même que lorsque la vie est dure. Je me charge de cette guerre. Mais, avec le respect que je porte au gouvernement de Venise, je demande pour ma femme le privilège et le traitement dus à son rang, avec une résidence et un train de maison en rapport avec sa naissance.

LE DOGE. — Si vous y consentez, elle peut aller chez son père.

BRABANTIO. — Moi, je n'y consens pas.

OTHELLO. — Ni moi.

DESDÉMONE. — Ni moi. Je connais mon père, et aussi les impatiences où ma vue le jetterait. Je vous en prie, accordez à ma requête toute votre oreille, et que votre bonté m'accompagne jusqu'au bout de ma pensée.

LE DOGE. — Que désirez-vous, Desdémone ?

DESDÉMONE. — Si j'ai choisi Othello, c'est pour vivre à ses côtés. Et cela, si ma bouche ne vous le disait pas, le scandale de cette nuit irait le claironner par le monde. Mon cœur a revêtu la destinée de mon mari. C'est dans le génie d'Othello que j'ai aperçu son visage, et j'ai besoin de sa gloire et de sa force pour respirer. Aussi, Monseigneur, si vous me reteniez ici, paisible mais triste comme un papillon de nuit tandis qu'il s'en irait vers la guerre, vous m'ôteriez justement ces dangers, ces mystères lointains pour lesquels je me suis mise à l'aimer. Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO. — Faites-lui cette grâce. Ce n'est pas, je vous le jure, que mes nouvelles amours réclament leur part de joie, mais je désire tout ce qu'elle désire. Chassez loin de vous cette pensée que la présence de Desdémone pourrait troubler quelque chose dans la conduite de la guerre. Si l'amour devait jamais engourdir ma volonté ou voiler mon esprit, je veux bien que les ménagères fassent un chaudron de mon casque.

LE DOGE. — Décidez entre vous si elle doit rester ou partir. L'affaire crie : hâtez-vous ! La promptitude doit lui répondre. Vous devez partir cette nuit.

DESDÉMONE. — Cette nuit, Monseigneur ?

LE DOGE. — Cette nuit.

OTHELLO. — De tout mon cœur.

LE DOGE. — A 9 heures du matin nous nous retrouvons ici. Othello, laissez derrière vous un de vos officiers. Il vous portera votre brevet de commandement et nos dernières instructions.

OTHELLO. — S'il plaît à Votre Grâce, ce sera mon enseigne, un homme loyal, un homme de confiance. C'est lui que je charge d'escorter ma femme et de me remettre tout ce que vous jugerez nécessaire de m'envoyer.

LE DOGE. — Soit. Bonne nuit à tous. (*A Brabantio.*) Ami Brabantio, s'il est vrai que le génie éclaire tout ce qu'il touche, vous avez là un gendre qui mériterait d'être moins noir.

PREMIER SÉNATEUR. — Adieu, brave More, et que Desdémone soit heureuse !

BRABANTIO. — Veille sur elle, More, si tu as encore des yeux pour regarder. Elle a trompé son père, elle pourrait bien te tromper à ton tour.

Ils sortent. Restent Othello, Iago, Desdémone et, dans le fond, Roderigo.

OTHELLO. — Je gage ma vie sur la fidélité de Desdémone. Iago, mon honnête Iago, je te la laisse. Je te prie de mettre ta femme à son service et de les amener ensemble sur le premier navire qui suivra. Viens, Desdémone, nous n'avons plus qu'une heure. Une heure pour le loisir, l'amour et les soucis du départ. Le temps est redevenu notre maître, obéissons-lui.

Othello et Desdémone sortent. Restent Iago et Roderigo.

RODERIGO. — Iago !

IAGO. — Que dis-tu, noble cœur ?

RODERIGO. — Que penses-tu que je vais faire ?

IAGO. — Parbleu ! Aller au lit et dormir.

RODERIGO. — Je vais au grand canal, et me noyer.

IAGO. — Si tu fais cela, je te retire mon amitié. Imbécile !

RODERIGO. — L'imbécile, c'est celui qui continue de vivre lorsqu'il a le cœur à l'envers. L'ordonnance nous prescrit de mourir dès qu'on a la mort pour médecin.

IAGO. — Change de médecin. Lâche que tu es ! Voilà vingt-huit ans que je contemple la comédie humaine, et depuis que je sais distinguer un bienfait d'une injure je n'ai encore jamais rencontré un homme qui eût le courage de s'aimer lui-même, bien franchement. A ta place, avant de proclamer que je cours me noyer pour une guenon, j'attendrais au moins d'être changé en singe.

RODERIGO. — Et que veux-tu que je fasse ? Oui, j'ai honte d'être aussi bêtement amoureux, mais quand l'amour monte l'escalier, le courage n'a plus qu'à mettre la clef sous la porte.

IAGO. — Ton courage ? Il ne vaut pas une douzaine de figues. C'est par nous-mêmes que nous pouvons devenir cet homme-ci ou cet homme-là. Notre corps est comme un jardin. Désirons-nous y voir pousser des orties ou bien de la bonne laitue, y planter du trèfle ou en arracher le chiendent, le garnir d'une seule espèce ou de toutes les

herbes du monde, le mettre en jachère ou en culture ? Eh bien, il suffit d'appeler le jardinier, je veux dire notre volonté. La vie est une balance. Sur un plateau on pose les désirs, les folies. Sur l'autre, la raison, les calculs. Et si les deux plateaux ne s'équilibrent pas, c'est la chute. D'où je conclus que cette mauvaise herbe que tu appelles ton amour mérite d'être sarclée à l'instant même.

RODERIGO. — Impossible.

IAGO. — Allons, sois un homme. Te noyer, toi ? On noie les chats galeux ou les petits chiens encore aveugles. Je fais profession d'être ton ami et je me sens, mon cher, attaché à ta fortune par des câbles plus solides que tu ne crois. Jamais je ne pourrai te servir mieux qu'aujourd'hui. Mets de l'argent dans ta bourse, une fausse barbe sur tes joues et glisse-toi sur un de nos bateaux. Je te le répète, mets de l'argent dans ta bourse. Peux-tu croire que Desdémone garde encore longtemps son amour à Othello ? Mets de l'argent dans ta bourse... Et Othello son amour à Desdémone ? Le prologue a été violent. Tu verras, la suite ressemblera au prologue. Surtout, mets de l'argent dans ta bourse. Ces Mores ont une volonté changeante. Remplis bien ta bourse... Le gâteau qu'il dévore aujourd'hui lui soulèvera le cœur demain. Quant à elle, son âge lui chuchotera bien des conseils. La jeunesse finit toujours par découvrir la jeunesse. Desdémone voudra changer la couleur de ses amours. Et il faudra qu'elle la change, il le faudra. Par conséquent, mets de l'argent dans ta bourse. Si tu tiens expressément à gagner l'enfer, trouve donc un moyen plus délicieux qu'une noyade. Réunis tout l'argent que tu pourras. Crois-moi, le serment qui attache un aventurier barbare à une Vénitienne rusée n'est pas un nœud bien difficile à défaire pour les doigts légers d'Iago, assisté par tous ses compères de l'autre monde, et bientôt tu jouiras de cette femme. Aussi, trouve de l'argent. Te noyer ! La belle trouvaille ! Il vaut mieux se faire pendre après le plaisir que d'aller se noyer avant.

RODERIGO. — Et si je t'obéis, tu promets de m'aider ?

IAGO. — Je te promets tout. Mais d'abord, trouve de l'argent. Je te l'ai dit souvent, je te le dis cette nuit, je hais le More. Mes raisons et les tiennes sont d'accord contre lui. Prends-lui sa femme. A toi le plaisir, à moi le divertissement. Il y a dans la matrice du temps bien des événements qui attendent la minute de venir au monde. En route. Va, munis-toi d'argent. Nous reparlerons de tout cela demain. Adieu.

RODERIGO. — Et demain, où nous retrouvons-nous ?

IAGO. — Chez moi.

RODERIGO. — Je viendrai de bonne heure.

IAGO. — Parfait. Parfait. Adieu. Mais, attention ! Roderigo ?

RODERIGO. — Quoi donc ?

IAGO. — Plus de noyade, tu m'entends ?

RODERIGO. — J'ai changé d'idée. Je vais vendre toutes mes terres.

Il sort.

IAGO, *seul.* — Et voilà ! Le premier étourneau venu me tient lieu de banquier. (*Criant :*) Remplis ta bourse ! C'est d'ailleurs offenser un imbécile que de ne pas lui emprunter son argent. (*Criant :*) Remplis ta bourse !... (*Un temps.*) Othello, on murmure à Venise que tu as joué les généraux vainqueurs jusque dans les bras de ma femme. Est-ce faux ? Est-ce vrai ? Peu importe. D'ailleurs j'ai ton estime, et mon petit travail n'en sera que mieux cousu. J'entrevois quelque chose. Desdémone... Cassio..., le plan se dessine vite... Voyons... oui... j'y suis... là... le plan est prêt. Si l'enfer veut bien couver cet œuf monstrueux, nous verrons quelle bête en sortira demain. (*Criant :*) Roderigo, remplis ta bourse !

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Une place, près du port, à Chypre. Arrivent Montano et deux gentilshommes.

MONTANO. — Et de là-haut, aperçoit-on quelque chose sur la mer ?

LE PREMIER GENTILHOMME. — Rien. On ne voit même plus l'horizon. Les vagues sont trop hautes.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME. — On dirait des lionnes fouettées qui voudraient grimper jusqu'aux étoiles.

MONTANO. — Si les Turcs n'ont pas réussi à se glisser dans quelque rade, ils sont perdus.

UN TROISIÈME GENTILHOMME, *arrivant.* — Dites, les enfants, vous savez la nouvelle ? Nos guerres sont finies. La tempête a si joliment tourné et retourné nos Turcs, cette nuit, que leurs projets doivent maintenant flotter le ventre en l'air comme leurs barcasses. Ce beau désastre nous est annoncé par un navire de haut bord qui a été témoin de la chose et qui nous vient de Venise, messieurs.

MONTANO. — Quoi ? C'est bien vrai ?

LE TROISIÈME GENTILHOMME. — Le navire dont je vous parle est déjà rangé dans le port. C'est Cassio, le lieutenant d'Othello, qui a débarqué. Quant à Othello, il est en mer. Et c'est lui, messieurs, qui a reçu commission pour le gouvernement de Chypre.

MONTANO. — Othello notre gouverneur ? Voilà encore une nouvelle qui fait plaisir.

LE TROISIÈME GENTILHOMME. — Mais Cassio ne veut pas fêter trop vite le naufrage des Turcs. Il attend d'être sûr qu'Othello est sauvé. La tempête a séparé leurs bâtiments.

MONTANO. — Othello, je le connais bien, j'ai servi sous ses ordres, moi aussi. C'est un homme qui sait commander. Allons, descendons jusqu'au port. Nous jetterons un coup d'œil, en passant, sur

ce bateau qui vient d'aborder, mais surtout nous guetterons la voile de notre brave Othello.

CASSIO, *entrant.* — Merci à vous qui appréciez déjà votre nouveau gouverneur. Et que Dieu veille sur lui dans la tempête, car le passage est difficile.

MONTANO. — Son bâtiment est solide ?

CASSIO. — Oui, une bonne carcasse. Et le pilote connaît son métier. Oh ! Je ne dis pas que je suis rassuré, mais j'ai confiance.

CRIS, *au dehors.* — Une voile ! Une voile ! Une voile !

CASSIO. — Une voile ?

UN QUATRIÈME GENTILHOMME, *accourant.* — Plus personne dans les rues. Toute la ville est massée sur le front de mer et crie : « Une voile ! »

CASSIO. — Écoutons.

On entend le canon.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ce sont des amis ! Ils tirent la salve de courtoisie.

CASSIO. — Je vous en prie, monsieur, courez aux nouvelles. Qu'on sache au moins qui vient d'arriver.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME. — Tout de suite, monsieur.

Il sort.

MONTANO. — Dites donc, lieutenant Cassio, est-il vrai que votre général est marié, maintenant ?

CASSIO. — Et merveilleusement marié. Mais ne me demandez pas de vous décrire celle qu'il a conquise. Pour chanter sa louange il faudrait assembler autour d'elle tous nos poètes et tous nos musiciens. Et même je crois bien qu'ils finiraient par jeter leurs écritoires et leurs cervelles à tous les diables. *(Au Deuxième Gentilhomme qui vient de revenir :)* Eh bien ! Qui nous annoncez-vous ?

LE DEUXIÈME GENTILHOMME. — Un certain Iago, enseigne du général.

CASSIO. — Iago ? Bien sûr, la bonne fortune a soufflé dans ses voiles : il avait Desdémone à son bord. *(A Montano :)* Oui, c'est elle dont je vous ai parlé, la maîtresse de notre maître. Vous voyez, la tempête elle-même s'est agenouillée devant la beauté. Ah ! Pourquoi Othello n'est-il pas ici pour la recevoir ? Il la prendrait, tremblante de joie, dans ses bras, et nous pourrions allumer enfin les premiers feux de la victoire. *(Entrent Desdémone, Emilia, Iago et Roderigo.)* Gens de Chypre, à genoux, vous aussi, devant Desdémone. Madame, que les grâces du ciel vous caressent jour et nuit et vous enveloppent dans leur ronde.

DESDÉMONE. — Je vous remercie, Cassio. Quelles nouvelles me donnez-vous de mon seigneur ?

CASSIO. — J'ai tout lieu de croire qu'il va bien, et qu'il sera bientôt près de vous.

DESDÉMONE. — Oh ! J'ai peur, pourtant. Qu'est-ce qui a pu vous séparer de lui ?

CASSIO. — Rien de grave. Le vent et la mer jouaient ensemble et un peu brusquement, voilà tout.

DES CRIS, *au dehors.* — Une voile ! Une voile !

CASSIO. — Écoutez.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ils nous saluent ! Ce sont des amis.

CASSIO. — Vite, aux nouvelles. *(Un Gentilhomme sort.)* Soyez le bienvenu, Iago. *(A Emilia :)* Et vous aussi, madame. *(Il l'embrasse.)* Mon bon Iago, pardonnez-moi la liberté de mes manières, mais quand j'étais enfant on m'enseignait déjà à être courtois avec les dames.

IAGO. — Monsieur, si vous étiez condamné à recevoir d'elle autant de baisers qu'elle peut prononcer de paroles inutiles, vous vous sauveriez au bout du monde.

DESDÉMONE. — Que dites-vous ? Elle demeure des journées entières sans ouvrir la bouche.

IAGO. — Oui, la parole lui vient surtout la nuit, quand j'ai envie de dormir.

EMILIA. — Vous n'avez pas honte de parler ainsi ?

IAGO. — Allez, allez, chacune de vous, belles dames, est une véritable arche de Noé. Des colombes quand vous allez à la messe. Des perruches quand vous en sortez. Des chattes sauvages dans vos cuisines. De blanches brebis quand on vous questionne. Des vipères quand on refuse de vous répondre. Des marmottes dans le ménage, et des rossignols d'amour dès que vous êtes au lit.

DESDÉMONE. — Quel calomniateur !

IAGO. — Qu'on me fasse Turc, si je ne dis pas la vérité.

EMILIA. — Je ne te chargerais pas d'écrire mon éloge.

IAGO. — Et tu ferais bien.

DESDÉMONE. — Et si l'on vous priait d'écrire le mien, que diriez-vous ?

IAGO. — Ah ! madame, je ne vous conseille pas de me choisir. Moi, je ressemble au merle : je me tais quand je ne siffle pas.

DESDÉMONE. — Essayez quand même. Othello va bientôt venir ? Il est prévenu ?

IAGO. — Oui, madame.

DESDÉMONE. — Voyons, que diriez-vous de moi?

IAGO. — J'ai beau chercher, je ne trouve rien. Les mots dansent dans ma tête comme au carnaval, avec un loup sur la figure, et je ne les reconnais plus. Enfin, tant pis. Voici les pauvres vers que vous offre ma muse :

Oui, peu importe, brune ou blonde
Pour garder le cœur d'un mari,
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que son esprit.

DESDÉMONE. — Merci, Iago. Et s'il s'agissait d'une fille spirituelle, mais laide ?

IAGO

La plus laide a bien de la chance
Quand son esprit est aux cent coups,
Sa laideur ôte la méfiance
Et le passant devient l'époux.

DESDÉMONE. — De pire en pire !

EMILIA. — Et si la fille est belle, mais sotte ?

IAGO

La plus sotte est encore trop fine
Pour ne pas s'éveiller sans bruit
Quand le mari de la voisine
Se trompe de porte... et de lit.

DESDÉMONE. — Tu nous récites là des vers d'almanach, des ritournelles de cabaret. Mais que diras-tu si la fille est à la fois laide et sotte ?

IAGO ...

Si la sotte n'est pas jolie
Son bonheur dépasse les bornes,
Le mari dort sur ses deux cornes
Tant sa méfiance est endormie.

DESDÉMONE. — Écoutez-moi ce nigaud ! La pire des femmes est justement celle qu'il condamne le moins ! Que diras-tu alors de sa contraire, de celle que la médisance méprise, faute de pouvoir en parler, que diras-tu de la meilleure des femmes ?

IAGO ...

La plus lointaine, la plus proche,
La plus vive, la mieux cachée,
Comme l'anguille sous la roche,
Comme l'oiseau dans la nichée,

La plus proche, la plus lointaine,
Et qui donne soif aux galants
Comme le cœur d'une fontaine
Qui bat de mille battements,

Vous que l'on suit à pas d'oiseau,
A pas tremblants de braconnier,
Mais qui fuyez comme un peu d'eau
Entre les pailles du panier,

Arrêtez-vous sur votre route,
Voici qu'approche votre époux.
O la meilleure d'entre toutes,
Je viens de le choisir pour vous.

DESDÉMONE et EMILIA. — Et qui est-il ?

IAGO. — Un hibou, un fou, un jaloux.

DESDÉMONE. — Le vilain mariage ! La vilaine fable ! Emilia, s'il veut jamais te donner des leçons, tout mari qu'il est, bouche-toi les oreilles. Et vous, Cassio, qu'en pensez-vous ? Ne dit-il pas des choses... des choses qu'il ne faut pas dire ?

CASSIO. — Laissez-le dire, madame. Je le connais. Il parle sans façons, mais sans méchanceté.

Et tandis que Cassio parlé à voix basse à Desdémone...

IAGO, *à part, les observant.* — Il va lui prendre la main... Il la lui prend... oui... « Oh ! bien sûr, chère Desdémone, bien sûr... » Et penche-toi sur son oreille..., là... C'est avec la plus invisible des toiles d'araignée que j'attraperai, moi, cette grosse mouche de Cassio. Allons ! Encore un petit sourire, Cassio ! Sous tes sourires je vois se tisser une corde qui te ligotera quand je voudrai... « Oui, bien sûr, cher Cassio, bien sûr... » Lieutenant, si vous perdez votre grade, vous vous souviendrez de ces petits baisers que vous soufflez si légèrement du bout de vos doigts. Allons ! Encore un petit baiser, Cassio, encore un petit baiser ! (*Cassio envoie un baiser à Desdémone.*) Et bravo pour cet amour de petit baiser... Il te brûlera un jour les doigts, la bouche et le corps entier. (*On entend une fanfare.*) Écoutez ! Voici Othello !

CASSIO. — Voici Othello !

DESDÉMONE. — Allons au-devant de lui, Cassio.

OTHELLO, *apparaissant.* — O ma belle guerrière !

DESDÉMONE. — Mon cher Othello !

OTHELLO. — O joie de mon âme ! Si chaque tempête s'achève ainsi par l'apparition de Desdémone, je veux bien que le vent souffle sur moi jusqu'à la mort. Mais si la mort est proche, ô Desdémone, qu'elle se dépêche, qu'elle ne tarde plus d'une minute, car j'ai peur, oui, j'ai peur qu'il n'y ait jamais plus de ravissement pareil dans l'avenir inconnu de ma destinée.

DESDÉMONE. — Au contraire, prions les saints pour que chaque année notre amour grandisse.

OTHELLO. — Vite, adorables puissances du ciel, vite, murmurez *amen* avant que cette prière soit envolée ! Je ne puis expliquer ce ravissement. Quelque chose m'étouffe. C'est trop de joie. O Desdémone, que tes lèvres et les miennes ne désapprennent jamais qu'elles sont d'accord.

IAGO. — Charmant concert, pas une fausse note. Il va falloir désaccorder un peu ces instruments-là.

OTHELLO. — Allons ! Je vais vous conduire au château. Mais vous savez la nouvelle, mes amis ? Nos guerres sont terminées. La tempête vient d'achever les restes de la flotte ennemie. O Desdémone, tout Chypre vous fêtera cette nuit. J'ai été accueili avec des cris de joie par tous nos vieux amis de l'île. O ma charmante, je prononce des mots sans suite, je parle comme un enfant, je vacille de bonheur. Je t'en supplie, Iago, cours jusqu'au port, occupe-toi des bagages, et surtout donne au pilote la meilleure chambre de la citadelle. Il la mérite. Desdémone, venez vite, ma courageuse, ma retrouvée !

Ils sortent. Restent Iago et Roderigo.

IAGO. — Approche-toi. On dit que le plus poltron devient un brave dès que l'amour souffle sur lui. Alors, écoute-moi bien. Cette nuit le lieutenant Cassio est de service dans la cour des gardes. Mais, pour commencer, apprends que Desdémone est amoureuse de lui.

RODERIGO. — De Cassio ?

IAGO. — Pas si fort, voyons ! Un doigt sur la bouche, tiens, comme ceci, et laisse-moi finir, mais accompagne bien mon raisonnement. J'avais tout prévu. Première partie de l'aventure : Desdémone se laisse enlever les yeux fermés par une espèce de diable à peau noire qui l'enivre, qui lui fouette le sang du récit de ses voyages et de ses victoires. Mais la deuxième partie commence cette nuit : dans cette lassitude qui suit le plaisir les mots perdent peu à peu leur flamme et leur pouvoir. C'est alors que le regard de la belle glisse du général sur le lieutenant. Personne n'est mieux placé que lui, personne. Un intrigant, oui, un flatteur, oui, un faux-monnayeur, oui, car j'appelle fausse monnaie ces visages auxquels le cœur ne ressemble pas, un drôle, oui. Mais un beau garçon. Une peste d'homme, bien sûr. Mais je crois que Desdémone est sur le point d'attraper cette peste-là.

RODERIGO. — Monsieur, je refuse de vous croire. Desdémone n'est pas une femme, c'est un ange tombé du ciel, oui, exactement un ange tombé du ciel.

IAGO. — Et qu'on retrouve dans le lit d'un nègre. Drôle de chute pour un ange ! Allons, Roderigo, tout à l'heure n'as-tu pas observé son manège ? Et qu'elle prenait la main de Cassio ? Es-tu aveugle ?

RODERIGO. — Je n'ai vu que pure courtoisie.

IAGO. — Courtoisie, deux bouches qui se frôlent ? Courtoisie, deux haleines qui se caressent déjà ? Cette courtoisie-là est un valet qui annonce déjà son maître : le plaisir. Allons, monsieur, laissez-vous diriger par moi, qui vous amène de

Venise. Et pour commencer je vous mets de garde cette nuit et je vous passe vos consignes. Cassio ne sait pas qui vous êtes. Soyez rassuré, je ne me tiendrai pas loin. Sur son passage inventez donc quelque prétexte honnête pour le mettre en colère. Criez plus fort que lui, imitez d'une voix de perroquet ses façons de commander, peu importe, je vous laisse l'invention de la dispute.

RODERIGO. — Je veux bien.

IAGO. — Mais, attention ! Il est prompt à la riposte. Il se peut même, sur un mot bien lancé, qu'il en vienne aux mains avec vous. Tant mieux pour nos projets. Faites-moi un beau feu d'artifice de cris et de coups de bâton. J'en userai aussitôt pour allumer parmi les habitants de la ville une petite émeute sans danger, mais qui ne s'éteindra qu'avec la disgrâce de Cassio. Et quand le seul obstacle qui nous sépare de la belle sera tombé, alors nous monterons, vous et moi, les escaliers de la fortune.

RODERIGO. — Et si je n'arrive pas à trouver le prétexte ?

IAGO. — Sois tranquille, nous t'aiderons. Mais il faut que je descende jusqu'au port. « Enseigne, occupe-toi des bagages. » J'y vais, général, j'y cours. Roderigo, viens me retrouver à la citadelle.

RODERIGO. — A tout à l'heure.

Il sort.

IAGO, *seul.* — Oui, Cassio aime Desdémone, la chose est probable. Mais le bonheur de Desdémone est avec Othello, la chose est sûre. C'est un homme fidèle et noble. Quel dommage que je le déteste ! Mais, moi aussi j'aime Desdémone. Non pour mon plaisir, encore qu'une nuit avec elle me ferait longtemps rêver, mais pour mes projets, qu'elle va servir sans les connaître. Othello, tu m'as un jour pris Emilia. Et cette pensée me ronge comme un rat. Eh bien ! Femme pour femme ! Je ferai monter tant de rage dans ta cervelle qu'on parlera longtemps de la folie d'Othello. Et pour commencer je jette dans les pattes de Cassio ce gros chien de garde que j'ai ramené de Venise. Aussitôt j'abuse le More sur Cassio, et, comme bouquet à cette fête, je reçois des honneurs et des remerciements. (*Un temps.*) Ce plan-là se dessine avec lenteur et je ne m'entends encore moi-même qu'à demi-mot, mais patience ! Les bonnes horlogeries sont silencieuses.

Il sort.

SCÈNE II

Une rue.

LE CRIEUR PUBLIC. — C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, que tous en cette ville célèbrent comme un triomphe la destruction de la flotte turque. Qu'on danse, qu'on allume des feux de joie, que chacun s'abandonne aux jeux où l'entraîne son goût. Car, outre ces bonnes nouvelles, nous fêtons aujourd'hui les noces du général. Voilà ce qu'il lui a plu de proclamer. Les cuisines du château seront ouvertes à tous ceux qui voudront boire et festoyer, à partir de maintenant, 5 heures, jusqu'à la cloche de 11 heures. Dieu bénisse l'île de Chypre et son gouverneur !

SCÈNE III

Une salle du château.

OTHELLO. — Mon bon Michel, cette nuit vous commanderez la garde. A vous de maintenir le plaisir de tous dans les limites de l'honnêteté.

CASSIO. — Soyez sans inquiétude, j'y veillerai. Et Iago saura m'aider.

OTHELLO. — Ce bon Iago ! Bonne nuit, Michel. Demain, à la première heure, vous viendrez me faire votre rapport. (*A Desdémone :*) Venez, mon amour. Voici enfin notre première nuit qui monte vers nous. A demain, Cassio.

Othello et Desdémone s'en vont. Entre Iago.

CASSIO. — Vous êtes le bienvenu, Iago. Il est temps de commencer notre première ronde.

IAGO. — Pourquoi nous hâter ? Nous avons toute la nuit. Le général ne nous a renvoyés si vite que pour demeurer seul avec sa belle. Et comme je le comprends ! Sa première nuit ! Songez donc !

CASSIO. — Oui. Desdémone est une fille charmante.

IAGO. — Et voluptueuse.

CASSIO. — Sans doute.

IAGO. — Et un regard ! Un regard qui vous réveille comme un coup de clairon.

CASSIO. — Sans doute.

IAGO. — Et une voix ! On dirait d'un appel aux armes, aux armes de l'amour.

CASSIO. — Sans doute ! Sans doute !

IAGO. — Enfin ! Bonne chance à leurs amours ! Allons, lieutenant Cassio, je vous ai apporté une cruche de vin et j'accompagne plusieurs couples d'amoureux qui boiraient volontiers un verre à la santé du noir Othello.

CASSIO. — Pas ce soir, mon bon Iago. Ma cervelle et le vin font mauvais ménage. Je voudrais quand même fêter vos amoureux, mais non pas en buvant du vin.

IAGO. — Rien qu'un petit verre de rien du tout. Tenez ! Je le boirai pour vous.

CASSIO. — Ce soir, je n'ai encore bu qu'un seul verre, et, regardez-moi, je ne me reconnais plus. Je suis navré de vous offrir un lieutenant aussi prudent, mais de toutes les épreuves, la seule qui me fasse peur, c'est l'épreuve du vin.

IAGO. — Pas ce soir, mon cher. Ce soir, on s'amuse. Vous désobligeriez ces amoureux.

CASSIO. — Où sont-ils ?

IAGO. — Devant le corps de garde. Ne leur refusez pas ce qu'ils demandent.

CASSIO. — Soit. Mais un verre seulement.

IAGO, *seul.* — Encore ce verre de vin et notre homme sera fin prêt à rencontrer Roderigo. Quant à celui-là, inutile de le prier. C'est lui qui invite tous les passants à la santé de Desdémone. Restent les hommes de garde. Mais j'ai pris aussi quelques dispositions de leur côté, et ces Chypriotes si chatouilleux sur le point d'honneur sentent déjà le vin à trois pas. Décidément, il se lève un petit vent de disputes et de folie qui me plaît fort et qui pourrait bien gonfler cette nuit les voiles de ma fortune.

Cassio revient, suivi de Montano et de quelques gentilshommes.

CASSIO. — Non, Montano, non. Moi, j'ai assez bu.

MONTANO. — Moi aussi, monsieur, mais je tiens à boire mon dernier verre avec vous. Le dernier, vous entendez. Parole de militaire.

IAGO. — Holà ! Du vin ! (*On apporte à boire. Il chante :*)

C'est en buvant que j'ai compris
Que la terre était ronde,
Que la terre était ronde,
Et lorsque j'ai fini mon verre,
Je suis au bout du monde,
Je suis au bout du monde.

— Du vin ! Apportez-nous encore du vin !

CASSIO, *après avoir bu.* — Voilà une chanson qui ne me déplaît pas.

IAGO. — Encore un verre, et je vous en chante une autre.

CASSIO. — Soit, mais à une condition : nous boirons à la santé du général.

MONTANO. — Monsieur, je suis votre homme. Vous ne me dépasserez jamais d'un verre de vin.

Ils boivent.

IAGO, *il chante.*

Etienne, à ce que dit l'histoire,
Fut un roi riche et somptueux :
Sa culotte, l'on peut m'en croire,
Lui coûtait un florin ou deux.

Pour obtenir de son drapier
Un petit rabais sur la note,
Il fit un trou dans sa culotte
Et retourna chez lui à pied.

Mais en chemin il prit un rhume,
On l'enterra, blanc comme un œuf,
Mieux vaut porter son vieux costume
Que mourir en pantalon neuf.

— Holà ! Du vin !

CASSIO, *reprenant.*

Mieux vaut porter son vieux costume
Que mourir en pantalon neuf !

— J'aime encore mieux cette chanson-là que la première !

IAGO. — Désirez-vous que je vous la chante encore une fois ?

CASSIO, *ivre.* — Non..., décidément, non. J'estime que je dois, par-dessus toute chose, songer à ma dignité. Car, ne l'oublions pas, Dieu nous voit, Iago, Dieu nous voit. Il y a des âmes qui seront sauvées et des âmes qui ne seront pas sauvées.

IAGO. — C'est pourtant vrai !

CASSIO. — Mais, pour ma part, sans vouloir offenser le général ni aucun personnage de qualité, j'estime que je dois être sauvé.

IAGO. — Moi aussi, lieutenant.

CASSIO. — Pardon ! Moi, d'abord. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne ! Mais ne parlons plus de ces détails..., passons aux affaires sérieuses. Que Dieu, qui voit tout, excuse nos péchés. Messieurs, le service d'abord. Et ne vous poussez pas du coude comme si j'avais trop bu ! Tenez ! je distingue parfaitement où est mon enseigne. Il est là. Et voici ma main gauche. Et ma main droite. Donc, je n'ai jamais été ivre. Mes jambes sont d'une légèreté et même d'une indépendance incroyables, et je m'exprime avec une facilité qui m'étonne, moi le premier.

TOUS. — Nous aussi.

CASSIO. — Donc, tout va bien. Et qu'on n'aille pas raconter que les gens sont ivres quand ils ne le sont pas.

Il sort.

MONTANO. — Allons, messieurs, il est temps de relever la garde.

IAGO. — Regardez-le s'en aller. Ah ! monsieur, c'est pourtant un vrai soldat, fait pour commander sous un grand chef. Mais que voulez-vous ? Il n'est honnête que lorsqu'il n'a pas bu, et c'est grand dommage pour Othello. Enfin ! Espérons que, cette nuit au moins, la ville n'aura pas trop à souffrir de ses désordres.

MONTANO. — Est-il souvent dans cet état ?

IAGO. — Le pauvre garçon ! Il ne s'endort jamais sans une demi-douzaine de bouteilles sous son lit.

MONTANO. — Il serait peut-être bon d'en glisser un mot à notre général quand l'occasion s'en présentera.

Entre Roderigo.

IAGO, *à Roderigo.* — Eh bien, Roderigo ! Qu'attendez-vous ? Le lieutenant vient de sortir.

Roderigo sort.

MONTANO, *continuant.* — Oui, vous avez raison, c'est grand dommage de voir un chef comme Othello hasarder un poste aussi délicat sur un ivrogne. Et je vais plus loin. Notre devoir est de prévenir Othello cette nuit même.

IAGO. — Non, monsieur, je ne m'en sentirais pas le cœur, quand même on m'offrirait en échange le gouvernement de Chypre. Que voulez-vous ? Je suis l'ami dévoué de Cassio, et j'ai résolu de veiller nuit et jour sur lui et de le ramener à un peu de sagesse. Mais écoutez ! On se dispute par là !

CRIS, *du dehors.* — Au secours ! Au secours !

Entre Roderigo, poursuivi par Cassio.

CASSIO. — Coquin ! Canaille !

MONTANO. — Lieutenant, que se passe-t-il ?

CASSIO. — Cet ivrogne ose prétendre qu'un lieutenant doit marcher à quarante pas devant ses hommes ! Mais je vous l'aplatirai à coups de fourreau de sabre et nous en ferons une descente de lit.

RODERIGO. — Il me prend pour un lion !

CASSIO. — Pas de réflexions !

Il le gifle.

MONTANO, *essayant de maîtriser Cassio.* — Allons ! monsieur, je vous en prie !

CASSIO. — Vous, lâchez-moi, ou je vous décroche la mâchoire.

MONTANO. — Vous avez bu.

CASSIO. — Moi ?

Ils dégainent.

IAGO, *bas à Roderigo.* — Et maintenant, dépêche-toi. Cours par les rues et appelle au secours. (*Roderigo sort.*) Allons ! Mon bon lieutenant !... Messieurs, par pitié !... Messieurs !... Montano... Lieutenant... Holà ! Au secours ! Belle nuit de

garde, en vérité ! (*Le tocsin résonne.*) Mais qui donc ose faire sonner la cloche d'alarme ? Par le diable, toute la ville va courir sur nous ! Au nom du Ciel, lieutenant, arrêtez-vous ou vous êtes déshonoré à jamais !

Paraît Othello.

OTHELLO. — Que se passe-t-il ici ?

MONTANO. — Je suis blessé, blessé à mort.

Il s'élance de nouveau sur Cassio.

OTHELLO. — Sur vos têtes, cessez de vous battre !

IAGO. — Cessez de vous battre ! Holà ! Lieutenant ! Seigneur Montano ! Messieurs ! Avez-vous perdu la raison et l'honneur ? Cessez de vous battre ! Le général vous adresse la parole. Cessez de vous battre ! Quelle honte !

Ils se séparent.

OTHELLO. — Etes-vous changés en Turcs pour faire ainsi le jeu de nos ennemis ? Pour l'honneur des chrétiens, je veux que cette querelle de sauvages cesse à l'instant même. Le premier qui fait un geste, qu'il dise d'abord adieu à son âme. Le premier qui bouge est un homme mort. (*Aux gens de sa suite :*) Faites donc taire cette affreuse cloche, elle jette l'épouvante sur l'île entière. Allons ! De quoi s'agit-il, mes maîtres ? Non, c'est toi, l'honnête Iago, qui parleras. Secoue ton désespoir et dis-moi qui a commencé. Sur ton amitié, je t'ordonne de répondre.

IAGO. — Je n'y comprends rien. Tout à l'heure encore il n'y avait là que de fidèles amis. On riait, on chantait, on se disait mille gentillesses, c'était charmant. On se serait cru chez des jeunes mariés. Quand soudain, sous l'effet de je ne sais quelle planète, les voilà transformés en duellistes, et qui s'entr'égorgent. Non, je ne saurais vraiment dire d'où nous est sortie cette querelle, et je regrette sincèrement de n'avoir pas perdu devant l'ennemi ces deux jambes que voici. Cela m'eût épargné de venir jusqu'à Chypre pour y assister à pareille chose.

OTHELLO. — Et c'est vous, Michel, qui vous égarez à ce point ?

CASSIO. — De grâce, pardonnez-moi, je ne puis répondre.

OTHELLO. — Quant à vous, Montano, votre retenue, votre sagesse, tout jusqu'ici parlait en votre faveur et vous étiez respecté même chez les plus sévères. Comment avez-vous pu, en une seule nuit, devenir le fou que j'ai devant moi ? Répondez.

MONTANO. — Seigneur Othello, je suis dangereusement blessé. Mais votre enseigne pourrait m'épargner des paroles qui, en ce moment, me feraient mal, et vous dénoncer le coupable.

OTHELLO. — Pardieu, vous commencez à m'échauffer le sang, mes maîtres, et je sens la colère qui bat dans ma tête à grands coups. Si je fais un pas, si je lève seulement le bras, les plus fiers seront brisés. Qu'on me dise lequel de vous a commencé, et celui-là, même si je l'aimais comme un frère, je le rejetterai de moi. Quoi ! Dans une ville toute frémissante encore de la guerre, faire éclater une querelle soudaine et stupide, la nuit, dans le poste de garde, c'est monstrueux. Iago, lequel a commencé ?

MONTANO. — Si par amitié ou par esprit de corps tu dis un mot de plus ou de moins que l'exacte vérité, tu n'es pas un soldat.

IAGO. — Montano, ne touchez donc pas en moi une corde aussi sensible. J'aimerais mieux avoir la langue coupée que de faire tort à Michel Cassio. Mais je crois que je peux exposer la vérité sans dommage pour lui. Général, voici les faits : nous étions à causer, Montano et moi, quand un passant court sur nous et appelle au secours. Et derrière lui, Cassio, l'épée tendue, cherchant à frapper. Alors (*montrant Montano*), ce gentilhomme s'interpose et supplie Cassio de se calmer. Moi, je me mets à la poursuite de l'individu pour l'empêcher d'ameuter la ville. Trop tard ! Mon homme est déjà loin. Mais j'entends le cliquetis des épées et Cassio qui lance des jurons incroyables dans sa bouche. Je fais demi-tour et je les retrouve là, ferraillant l'un contre l'autre, exactement comme vous les avez surpris vous-même. Je n'ai rien à dire de plus, sinon que les hommes sont des hommes et que le meilleur, mon Dieu, a son petit instant de faiblesse. Sans doute Cassio a un peu malmené ce gentilhomme, mais, que voulez-vous ? la colère dirige parfois nos coups sur nos plus chers amis. Et peut-être ce passant qu'il poursuivait lui avait-il lancé à la figure quelques propos qu'un homme d'honneur ne saurait accepter.

OTHELLO. — Iago, je le devine, ton honnêteté et ton amitié veulent atténuer cette affaire et trouver des excuses à Cassio. Toi, Cassio, je t'aime bien, mais tu n'es plus de mes officiers. Et que cela serve d'exemple. (*A Montano qu'on emmène :*) Monsieur, je serai moi-même le chirurgien de vos blessures. Qu'on l'emmène. Toi, Iago, parcours les rues de la ville et rassure tous ceux que tu trouveras émus par ce vacarme.

Il sort. Restent Cassio et Iago.

IAGO. — Lieutenant, êtes-vous blessé, vous aussi ?

CASSIO. — Oui, mais personne ne pourra être le chirurgien de cette blessure-là.

IAGO. — Vous m'effrayez.

CASSIO. — Ma réputation ! Ma gloire ! Mon honneur ! J'ai tout perdu ! J'ai perdu la part immortelle de moi-même. Je ne suis plus rien qu'un corps sans âme, une ombre. Ma réputation ! Iago, ma réputation !

IAGO. — Parole d'honnête homme, je croyais d'abord que vous aviez attrapé quelque méchant coup d'épée dans le ventre. Et le ventre, dans ce cas-là, fait plus mal que la réputation. Une réputation, mon cher, est comme une femme. On la gagne et on la perd sans savoir au juste pourquoi. D'ailleurs on ne perd vraiment sa réputation que dans la mesure où l'on s'imagine l'avoir perdue. Allons, l'ami, croyez-vous qu'on ne trouverait pas, en cherchant bien, un petit sentier qui nous ramènerait jusqu'à la confiance d'Othello ? Pourquoi vous a-t-il cassé de votre grade, ici, devant tout le monde ? Par politique, mon cher, comme le dompteur assomme son chien fidèle pour intimider ses autres bêtes. Mais allez donc le trouver, parlez-lui seul à seul, et il vous reviendra.

CASSIO. — J'aimerais mieux implorer son mépris que d'égarer la confiance d'un chef aussi juste sur un officier aussi léger, aussi indigne, sur un ivrogne. Devenir un ivrogne, un spadassin, un fantôme qui se bat contre des fantômes... O toi, invisible esprit du vin, si tu n'as pas encore de nom, laisse-moi t'appeler mon mauvais ange.

IAGO. — Mais qui était donc cet homme que vous poursuiviez de votre épée ? Que vous avait-il fait ?

CASSIO. — Je ne sais plus.

IAGO. — Vous ne savez plus ?

CASSIO. — Je me rappelle des montagnes de choses, mais aucune distinctement. Une querelle, oui, mais pourquoi, je n'en sais rien. Ah ! Se peut-il que les hommes mettent leur pire ennemi en bouteille et qu'ils se fassent une fête de se métamorphoser en singes ?

IAGO. — Eh ! Mais vous voilà soudain bien dégrisé. D'où vient cet heureux changement ?

CASSIO. — Un démon chasse l'autre. La colère vient de mettre mon ivresse à la porte. Oui, la colère contre moi-même, le mépris de moi-même.

IAGO. — Allons, allons, je vous trouve un moraliste bien sévère. Vu l'endroit, l'heure, l'énervement de la ville, j'aurais souhaité bien sûr que tout cela ne fût pas arrivé. Mais puisque la chose est ce qu'elle est, réparez-la donc à votre avantage.

CASSIO. — Si je vais le trouver et que je lui redemande mon grade, il me répondra d'un seul mot : ivrogne. Et ce petit mot-là me rendra muet. Moi, un ivrogne !

IAGO. — Mon bon lieutenant, j'ose croire que vous me croyez votre ami.

CASSIO. — Vous venez de me le prouver. Moi, un ivrogne !

IAGO. — Allons ! Allons ! Chacun de nous peut se permettre une heure de bon vin en passant. Mon ami, je vais vous expliquer tout simplement ce qu'il vous reste à faire. Vous supposez peut-être que notre général est Othello. Erreur. A partir de ce soir, c'est Desdémone. Oui, Othello n'est plus devant elle qu'amour et obéissance. Confiez-vous à elle bien franchement, suppliez-la de vous faire rentrer en grâce. Elle est d'un naturel si généreux, si vif, si heureux, qu'elle donne toujours plus qu'on ne lui demande et se croit encore votre obligée. Cette petite déchirure, entre Othello et vous, priez-la d'y glisser son fil et son aiguille, et je gage que le tissu en sera plus solide qu'auparavant.

CASSIO. — Le conseil n'est pas mauvais.

IAGO. — Oui, l'amitié parfois donne des idées.

CASSIO. — Je le vois bien. Demain, de bon matin, je supplie Desdémone, et je renonce à tout et à moi-même si je ne gagne pas ma cause.

IAGO. — Voilà qui est bien parlé. Bonne nuit, lieutenant Cassio. A mon tour de monter la garde.

CASSIO. — Bonne nuit, mon bon Iago.

Il sort.

IAGO, *seul.* — Et surtout n'allez pas chuchoter maintenant que vous avez devant vous un hypocrite. Mon conseil n'est-il pas loyal, honnête, raisonnable ? Connaissez-vous un moyen plus habile de rentrer en grâce auprès du More ? Pour Desdémone, Othello renierait jusqu'à son baptême. L'ami de Cassio ne peut donc pas ne pas l'envoyer à Desdémone. Théologien de l'enfer ! Avocat du diable ! Tu sais bien que si Desdémone plaide pour Cassio, toi, Iago, tu verseras dans l'oreille du More des doutes, des inquiétudes. Et plus Desdémone se fera éloquente, plus vite elle se perdra elle-même. Oui, Desdémone, c'est ta générosité qui va me servir de filet, et je crois bien que demain la pêche sera bonne. (*Entre Roderigo.*) Eh bien, Roderigo, qu'en dis-tu ?

RODERIGO. — Je dis que la chasse à courre est fatigante lorsqu'on fait tour à tour le chasseur et le gibier. Ma bourse est plate, j'ai été cette nuit parfaitement bâtonné, et je crois bien que mes peines ne m'auront rien rapporté que leur pesant de sagesse. Ainsi, je m'en retourne demain matin à Venise avec en moins tout mon argent, mais un peu d'esprit en plus.

IAGO. — Heureux les pauvres en patience, le royaume de l'amour n'est pas pour eux. Ne sais-tu pas, mon cher, que nous opérons par la magie de l'intelligence et non par l'intelligence de magie, et que, par conséquent, il me faut du temps ? Donc, patience ! Et pour une première nuit, ne trouves-tu pas que tout se déroule de façon merveilleuse ? Cassio t'a peut-être cassé un bâton sur les épaules, mais toi, en échange, ne l'as-tu pas cassé de son grade ? Donc, patience ! Est-ce qu'une blessure se ferme en une nuit ? Est-ce que les arbres n'attendent pas le soleil pour donner leurs fruits ? Donc, patience ! Mais, par la messe, on dirait que voici déjà le matin. Le plaisir et l'action nous font les heures rapides. Tu as un billet de logement. File, va dormir. Demain, tu sauras le reste. Allons, file, disparais, va dormir, mais surtout : patience ! (*Roderigo sort. Iago reste seul.*) J'entrevois maintenant deux choses à faire... Oui... La première..., la seconde... Mais dépêche-toi, Iago ! Il faut suivre ses idées quand elles sont chaudes.

Il sort.

RIDEAU.

ACTE III

Devant le château. Cassio arrive, accompagné de deux musiciens.

CASSIO. — Messieurs, c'est ici que vous donnez votre aubade. Quelque chose de court et de vif. Ne craignez rien, vous serez payés. Et pour finir, vous crierez : « Bonjour à notre général ! »

Les Musiciens jouent. Entre un Bouffon.

LE BOUFFON. — Pardon, mon ami, ce que j'entends là, c'est bien ce qu'on appelle de la musique ?

UN MUSICIEN. — Oui, Monsieur.

LE BOUFFON. — Et l'objet dans lequel vous soufflez, c'est bien ce qu'on appelle une flûte ?

LE MUSICIEN. — Exactement.

LE BOUFFON. — Comme c'est curieux ! Et ces trous que j'aperçois là, sur votre flûte, à quoi servent-ils ?

LE MUSICIEN. — Nous posons les doigts dessus et cela produit des notes.

LE BOUFFON. — Tout simplement ?

LE MUSICIEN. — Tout simplement. Des croches, des doubles-croches, des tons, des demi-tons, des quarts de ton, des soupirs et des silences.

LE BOUFFON. — Des silences ? Ah ! monsieur, permettez-moi de vous serrer la main. Des silences ! Eh bien ! Dans la musique, le général aime surtout les silences, et moi aussi, qui suis son ombre et son bouffon. Et vous nous obligeriez en ne jouant que des silences. Et tenez, voici de sa part une bourse pour vous remercier de tous ces silences dont vous allez nous régaler les oreilles.

LE MUSICIEN. — Mon honneur m'interdit d'accepter. Le silence n'est pas de la musique.

LE BOUFFON. — Il faut pourtant une oreille diablement fine pour distinguer entre le silence d'une flûte et le silence d'un tambour. Jouez-nous donc toute une partition de silences. Des crescendo de silences, des diminuendo de silences, des vibrato, des pizzicati de silences. Et pour que votre silence soit absolument parfait, allez-vous-en.

LE MUSICIEN. — Quoi !

LE BOUFFON. — Et sur la pointe des pieds ! On ne vous accorde pas même un soupir.

Les Musiciens sortent.

CASSIO. — Bouffon, mon ami...

LE BOUFFON. — « Bouffon, mon ami » ; je mérite ce titre. Il est en effet bouffon ce matin d'être encore votre ami.

CASSIO. — Ecoute-moi ou je t'assomme ! Et d'abord, ramasse cette petite pièce d'or. Si la suivante de Desdémone est levée, dis-lui qu'un nommé Cassio implore d'elle un bref entretien. Allons, cours, va-t'en, et sur la pointe des pieds, toi aussi !

Le Bouffon disparaît. Entre Iago.

CASSIO. — Iago ! Quelle heureuse rencontre !

IAGO. — Vous ne vous êtes donc pas couché ?

CASSIO. — A quoi bon ? Il faisait grand jour quand nous nous sommes quittés. Je me suis permis, Iago, d'envoyer quelqu'un auprès de votre femme. Grâce à elle, je l'espère, la généreuse Desdémone m'accordera une minute d'audience.

IAGO. — Je vous l'envoie sur-le-champ, et moi, de mon côté, je trouverai bien quelque prétexte pour attirer le More loin du château afin que vous soyez plus libre de parler et d'agir.

CASSIO. — Je vous en remercie très humblement. *(Iago sort.)* Je n'ai jamais vu Florentin plus aimable.

Entre Emilia.

EMILIA. — Bonjour, cher lieutenant, je suis bien fâchée de votre disgrâce, mais ce matin les choses prennent pour vous meilleure figure. Le général et sa femme parlent justement de vous et elle vient de prendre avec chaleur votre parti. Othello répond que ce Montano que vous avez blessé a dans Chypre de hautes alliances, et que la prudence exige votre renvoi. Mais il proteste qu'il vous aime et qu'il saisira la première occasion de vous rendre votre grade.

CASSIO. — Pourtant, je vous en supplie, si vous croyez la chose possible et honnête, ménagez-moi une entrevue avec Desdémone seule.

EMILIA. — Attendez ici. Vous allez pouvoir lui parler à cœur ouvert.

CASSIO. — Merci.

Emilia sort et revient avec Desdémone.

DESDÉMONE. — Mon pouvoir est encore faible, mais soyez sûr, mon bon Cassio, que je l'emploierai tout entier pour vous.

EMILIA. — Oh ! oui, madame, n'y manquez pas. Mon mari serait lui-même la victime de cette disgrâce qu'il n'en serait pas plus malheureux.

DESDÉMONE. — Il est si bon, lui aussi.

CASSIO. — Généreuse Desdémone, quoi qu'il puisse advenir de Michel Cassio, il est à tout jamais votre loyal serviteur.

DESDÉMONE. — Je le sais et vous en remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis longtemps. Soyez sûr qu'il ne s'éloigne de vous qu'à une distance politique.

CASSIO. — Oui, madame, mais cette politique-là peut durer longtemps et le général oublier peu à peu mon dévouement et mes services.

DESDÉMONE. — N'en croyez rien. Devant Emilia qui est ici, je vous promets que vous reprendrez votre rang. Mon mari n'aura plus de repos, je l'impatienterai de paroles, je lui ferai la leçon à table, au lit. Tout me sera occasion de lui parler de vous. Soyez donc gai, Cassio, votre avocat mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

Othello et Iago viennent d'entrer. Ils demeurent à l'écart.

EMILIA. — Madame, voici Monseigneur.

CASSIO. — Je prends congé de vous, madame.

DESDÉMONE. — Non, restez. Vous m'entendrez lui parler.

CASSIO. — Pas maintenant, madame. Je me sens malheureux et maladroit.

DESDÉMONE. — A votre gré.

Cassio sort.

IAGO. — Ah ! Je n'aime pas cela !

OTHELLO. — Quoi donc ?

IAGO. — Rien, Monseigneur... c'est-à-dire... Non, je ne sais plus.

OTHELLO. — N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme ?

IAGO. — Cassio, Monseigneur ? Non, sûrement non. Je ne puis croire qu'il se déroberait comme un voleur en vous voyant approcher.

OTHELLO. — Je crois pourtant que c'était lui.

DESDÉMONE. — Monseigneur, j'étais à écouter un solliciteur, un malheureux qui languit de vous avoir déplu.

OTHELLO. — De qui parlez-vous ?

DESDÉMONE. — Mais de votre lieutenant, de Cassio. Cher seigneur, si j'ai la grâce et le pouvoir de vous toucher, pardonnez-lui à l'instant même. Si Cassio ne vous aime pas sincèrement, s'il a péché par malice et non par mégarde, c'est que je ne sais plus lire la droiture sur le visage d'un homme. Je vous en prie, rappelez-le.

OTHELLO. — C'est lui qui vient de vous quitter ?

DESDÉMODE. — Lui-même, et si humilié, si triste, qu'il m'a laissé une partie de son chagrin et que je me sens triste comme lui. Mon cher amour, rappelez-le.

OTHELLO. — Pas encore, ma douce Desdémone, pas encore. Plus tard.

DESDÉMONE. — Bientôt ?

OTHELLO. — Le plus tôt possible, puisque vous le désirez.

DESDÉMONE. — Et ce plus tôt possible, ce sera ce soir, au souper ?

OTHELLO. — Non, pas ce soir.

DESDÉMONE. — Demain matin, alors ?

OTHELLO. — Non plus. Demain matin je réunis mes officiers à la citadelle.

DESDÉMONE. — Alors demain soir, ou mardi matin, ou mardi après-midi, ou mardi soir, ou mercredi matin. Je vous en prie, fixez déjà votre délai, mais que ce délai ne dépasse pas trois jours. Si vous l'aviez entendu, Monseigneur, vous auriez compris sa honte et son repentir. Je le sais, la guerre exige parfois un exemple, mais sa faute mériterait à peine une remontrance. Quel jour lui pardonnerez-vous ? Dites-le-moi, Othello, dites-le-moi tout de suite. J'ai beau chercher dans mon âme quelle chose vous pourriez me demander que je vous refuserais ou que je vous marchanderais, je n'en trouvè aucune. Et voilà qu'il me faut, à moi, toutes ces prières pour vous ramener votre lieutenant ! Avez-vous déjà oublié vos visites d'amoureux, quand il faisait le guet dans la rue, et les colères qu'il nous montrait quand je faisais mine de me moquer de vous ?

OTHELLO. — Assez ! je t'en prie. Qu'il revienne quand il voudra. Je ne veux rien te refuser.

DESDÉMONE. — Mais ce n'est pas une faveur ! Je vous en prie comme je vous prierais de mettre vos gants pour monter à cheval, ou votre manteau par un jour de froid. Ah ! Sachez-le, si je voulais un jour mettre votre amour à l'épreuve, je choisirais quelque chose de difficile, de surprenant, de dangereux, peut-être.

OTHELLO. — Et ce jour-là tu l'obtiendrais. Mais à toi aussi j'ai une grâce à demander : laisse-moi seul un instant.

DESDÉMONE. — Au revoir, Monseigneur. Vous voyez, moi, je ne peux rien vous refuser.

OTHELLO. — Au revoir, ma Desdémone, je te rejoins sur l'heure.

DESDÉMONE. — Viens, Emilia. Et pour Cassio, Monseigneur, que votre volonté soit faite.

Elle sort avec Emilia.

OTHELLO. — Ma fée, mon amour, que la folie s'empare de ma tête le jour où je ne t'aimerai plus. Mais le jour où je ne t'aimerai plus, c'est que le monde entier sera retourné dans la nuit !

IAGO. — Mon noble maître.

OTHELLO. — Que dis-tu, Iago ?

IAGO. — Ce Michel Cassio, du temps que vous faisiez votre cour à Madame, était-il vraiment dans votre confidence ?

OTHELLO. — Oui, depuis la première minute. Pourquoi cette question ?

IAGO. — Pour répondre à une autre question que j'ai aussi en tête. Rien de plus.

OTHELLO. — Quelle autre question ?

IAGO. — Se connaissaient-ils tous les deux avant votre arrivée à Venise ?

OTHELLO. — Bien sûr. C'est Cassio qui m'a présenté à Desdémone.

IAGO. — Ah ! Vraiment !

OTHELLO. — Vraiment ? Pourquoi : vraiment ? Y vois-tu à redire ?

IAGO. — A redire ?

OTHELLO. — N'est-il pas loyal ?

IAGO. — Loyal ?

OTHELLO. — Oui, loyal. Quelle est ton idée ?

IAGO. — Mon idée, Monseigneur ?

OTHELLO. — « Mon idée, Monseigneur ? » Ma parole, il joue à faire l'écho ! On dirait qu'il a soudain la cervelle obscurcie par je ne sais quel monstre trop hideux à faire voir. Iago, tout à l'heure, quand Cassio a quitté ma femme, je t'ai entendu murmurer : « Je n'aime pas cela. » Qu'est-ce que tu n'aimes pas ? Et quand tu as su qu'il avait connu Desdémone le premier, tu t'es écrié : « Ah ! vraiment ? » Et tu as froncé les sourcils, je l'ai vu. Iago, il y a une pensée horrible qui tourne dans ta tête et que tu veux me cacher. Si tu m'aimes, Iago, dis-moi cette pensée.

IAGO. — Monseigneur sait combien je l'aime.

OTHELLO. — Oui, je le sais, tu m'es dévoué. Chacune de tes paroles est pesée avant d'être prononcée. Aussi tes réticences m'irritent. Elles sont monnaie courante chez l'hypocrite et le coquin, mais chez l'homme intègre, chez toi, elles accusent plus fort que des paroles.

IAGO. — Pour Michel Cassio, j'oserais presque jurer qu'il est loyal.

OTHELLO. — Moi aussi.

IAGO. — Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent. Et fasse le ciel que personne ne puisse paraître ce qu'il n'est pas !

OTHELLO. — Certainement, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

IAGO. — Aussi je penche à croire Cassio loyal, puisqu'il le paraît.

OTHELLO. — Non, tu as beau faire, je lis autre chose dans tes yeux. Je t'en prie, Iago, parle-moi comme tu parlerais à ta conscience. Et ne crains pas de prononcer des paroles affreuses si tu entrevois des choses affreuses.

IAGO. — Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Je suis attaché à vous par tous les devoirs, mais il me reste un droit qui est accordé même aux esclaves : me taire. Qui sait si mes pensées ne sont pas puériles et fausses ? Quel est le palais qui ne reçoive quelquefois des visiteurs honteux ? Quel est le cœur si pur que d'obscènes pensées n'y tiennent jamais leurs assises ? Que voulez-vous ? C'est une maladie de ma nature. Sous les actions les plus innocentes je commence toujours par flairer le mal. Aussi, je vous en conjure, n'allez pas prendre conseil d'un homme aussi hasardeux que moi et vous construire tout un malheur sur les rêveries d'Iago. Non, il ne conviendrait pas à votre repos que je vous découvre ma pensée.

OTHELLO. — Que veux-tu dire ?

IAGO. — L'honneur, pour un homme comme pour une femme, est un bijou irremplaçable. Celui qui me vole le contenu de ma bourse me vole une bagatelle. Il y avait quelque chose, et il n'y a plus rien. C'était à moi, c'est à lui. Cela passera encore par des milliers de mains et me reviendra ensuite. Mais celui qui me dérobe l'honneur n'y gagne rien lui-même, que du vent, et me laisse pauvre pour toujours.

OTHELLO. — Par le ciel, je veux connaître ta pensée !

IAGO. — Vous ne le pourriez pas, quand même vous tiendriez mon cœur dans vos deux mains.

OTHELLO. — Oh !

IAGO. — Monseigneur, prenez bien garde à la jalousie. C'est un monstre qui aime dévorer ses victimes au milieu des éclats de rire de la foule. Le cocu, s'il est complaisant et qu'il n'aime plus sa femme, connaît l'art de vivre heureux ; il ferme les yeux et voit clair en même temps. Mais il compte les heures et les minutes au cadran de

l'enfer, celui dont le cœur bat tour à tour l'amour et le doute.

OTHELLO. — Oui, pour celui-là, quelle misère !

IAGO. — L'homme le plus riche du monde n'est plus qu'un mendiant dès que la jalousie s'est assise dans son cœur. Dieu, qui êtes bon, préservez de la jalousie les âmes de toute ma tribu !

OTHELLO. — A quoi veux-tu en venir ? Me vois-tu, moi, rentrer dans la peau d'un jaloux et changer de soupçon à chaque changement de lune ? Non. Au premier doute ma décision sera prise, et je ne douterai plus. Echange-moi au marché contre un âne si mon esprit flotte jamais à tous les vents de l'inquiétude. On ne me rendra pas jaloux en me disant que ma femme est belle, qu'elle aime le jeu et le monde, le rire et la danse. Non. Si elle est pure, tout est pur. Et mon peu de mérite ne jettera dans mon cœur aucune alarme. Non. Elle avait des yeux et elle m'a choisi. Vois-tu, Iago, avant de douter, moi, je veux voir. Et si je doute, je veux la preuve. Et si j'ai la preuve, alors, adieu l'amour, mais adieu aussi la jalousie !

IAGO. — Eh bien ! Vous me voyez charmé par ces heureuses dispositions, et puisque vous me déliez si bien la langue, mon affection pour vous va enfin vous faire ses confidences. Ne parlons pas encore de preuve, pas encore. Non. Mais surveillez votre femme, surveillez-la près de Cassio. N'y mettez surtout aucune jalousie, mais non plus aucune complaisance. Je ne voudrais pas que l'honneur de mon maître fût la première victime de sa bonté. Je connais Venise et les Vénitiennes. Ces femmes-là font souvent voir au ciel des tours qu'elles ne montrent pas à leurs maris, et leur conscience est une bonne fille qui pardonne les péchés, pourvu qu'on les cache bien.

OTHELLO. — Les autres Vénitiennes, peut-être.

IAGO. — Celle-ci a déjà trompé son père. Et c'est lorsqu'elle semblait vous fuir qu'elle était justement tout près de vous.

OTHELLO. — C'est vrai.

IAGO. — Alors, concluez, voyons ! Celle qui a su, avant son mariage, jouer si finement son double jeu et rendre son père aveugle — au point qu'il criait à la magie — vous croyez que celle-là... Mais je sens que j'ai tort de parler. Je vous demande humblement pardon. Ma grande faute est d'avoir pour vous trop d'amitié.

OTHELLO. — Je t'en remercie.

IAGO. — Ce que je viens de vous dire vous a un peu troublé.

OTHELLO. — Mais non.

IAGO. — Si, je le crains. Pourtant, si je vous parle, c'est du fond de mon dévouement. Et je vois que vous êtes ému. Monseigneur, je vous prie, je vous supplie de ne pas dépasser les limites du simple soupçon.

OTHELLO. — Bien sûr.

IAGO. — Mon Dieu ! Si vous dépassiez jamais ces limites-là, Monseigneur, mes paroles seraient bien coupables. Je ne leur demandais pas de vous entraîner si loin. Cassio est mon très cher ami, monsieur, je vois de plus en plus que vous êtes ému.

OTHELLO. — Non, pourquoi serais-je ému ? Desdémone est honnête, je le crois, je le sens, j'en suis sûr.

IAGO. — Moi aussi. Et je souhaite longue vie à son amour et à votre confiance.

OTHELLO. — Et pourtant elle a trompé son père.

IAGO. — Oui, c'est vrai, voilà le point noir. Et pour m'ouvrir à vous en toute franchise, je trouve un peu inquiétant qu'une jeune fille refuse en mariage tous les garçons de sa ville, de sa race et de son rang. On pourrait imaginer là-dessous des goûts assez peu naturels et je ne sais quoi d'obscur et de bizarre. Mais pardonnez-moi, Monseigneur, je parlais des femmes en général, sans plus penser à la vôtre. Pour elle, voyez-vous, c'est bien simple : je ne crains rien.

OTHELLO. — Tu ne crains rien ?

IAGO. — Non, rien, tant qu'elle ne songera pas à regretter, par caprice ou par quelque réclamation de la nature, les beaux garçons qu'elle a refusés, tant que la Vénitienne, enfin, ne se souviendra pas des Vénitiens.

OTHELLO. — Adieu ! Si tu découvres quelque chose, préviens-moi. Et que ta femme ne la quitte pas des yeux. Iago, laisse-moi.

IAGO. — Je vous laisse, Monseigneur. *(Iago s'éloigne, mais revient.)* Monseigneur, je crains d'avoir jeté trop de scrupules dans la balance. Aussi, mieux vaudrait ne rien dire encore à personne et laisser à votre femme la liberté de voir Cassio. Vous verrez, ce soupçon sera bien vite effacé... bien vite effacé.

OTHELLO. — Sois tranquille, je sais me gouverner.

IAGO. — Et maintenant, je vous laisse.

Il sort.

OTHELLO, *seul.* — Trop honnête, trop scrupuleux, ce Iago, mais comme il est vif à déceler les tours et les détours d'une femme ! O ma Desdémone, mon oiseau de proie, si tu te fais rebelle à l'oiseleur, quand même tu aurais mon cœur pour cage vivante, je saurais te chasser de moi et t'abandonner en plein vent. Oui, c'est vrai, j'ai la peau noire, et derrière mes pas une existence d'homme à moitié parcourue. Et c'est pour cela qu'elle s'en irait ! Malédiction des femmes ! Que nous ayons le droit de nous dire parfois leurs maîtres, à elles, mais jamais les maîtres de leurs désirs ! Ah ! Je veux bien pourrir comme un crapaud dans la puanteur d'une basse fosse, mais je ne laisserai rien de celle que j'aime à la merci d'un autre que moi. Pourrir avant de mourir, voilà donc le destin qui attendait Othello ? *(Entrent Desdémone et Emilia.)* O Desdémone ! Si celle-ci est fausse, c'est que les dieux, là-haut, se moquent des hommes et d'eux-mêmes. Non, je ne peux pas le croire.

DESDÉMONE. — Mon cher mari, toute la noblesse de Chypre, que vous avez invitée, réclame votre présence.

OTHELLO. — C'est vrai, je suis en faute.

DESDÉMONE. — Pourquoi parlez-vous si bas ? Qu'avez-vous ?

OTHELLO. — Une douleur au front, ici.

DESDÉMONE. — Bien sûr ! Vous n'avez pas dormi. Laissez-moi vous serrer le front dans un mouchoir. Vous n'y penserez plus dans une heure.

Elle lui serre le front dans un mouchoir.

OTHELLO. — Non ! Votre mouchoir est trop petit. *(Il arrache le mouchoir.)* Et ne vous occupez plus de moi. Venez.

DESDÉMONE. — Je suis toute triste de vous voir souffrant.

Othello et Desdémone sortent. Emilia, restée seule, ramasse le mouchoir.

EMILIA. — Et moi, je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir. Iago, mon vilain mari, je crois que vous allez être content de votre femme, vous qui avez tellement envie de ce mouchoir-là. C'est pourtant le premier cadeau que Desdémone ait reçu du More. Et il l'a tant suppliée de ne jamais s'en défaire qu'elle le gardait toujours sur elle. Elle lui parlait, l'embrassait, le caressait, lui faisait mille confidences. Non, je ne le lui volerai pas. Je le prendrai simplement un jour ou deux, juste le temps d'en faire broder un autre tout pareil, que je donnerai à mon mari. Et qu'en fera-t-il ? Dieu seul le sait. Les hommes sont si capricieux !

Entre Iago.

IAGO. — Eh bien ! Que faites-vous seule ici ?

EMILIA. — Ne me grondez pas, j'ai une surprise pour vous.

IAGO. — Oui, je sais, ma surprise de chaque jour.

EMILIA. — Quelle surprise de chaque jour ?

IAGO. — La surprise d'avoir épousé une sotte.

EMILIA. — Une sotte ! Et c'est tout ce qu'il trouve à me dire ! Eh bien, monsieur, si je vous présentais aujourd'hui certain mouchoir dont vous m'avez souvent parlé, quel cadeau me feriez-vous pour effacer cette méchante parole ?

IAGO. — Tu as volé le mouchoir ?

Il le prend.

EMILIA. — Ramassé seulement. Tenez, le voici.

Elle le reprend.

IAGO. — Je plaisantais. Donne-le-moi.

EMILIA. — D'abord, dites-moi l'usage que vous en voulez faire ?

IAGO, *rattrapant le mouchoir.* — Tu verras bien.

EMILIA. — Pauvre femme ! Si elle ne le retrouve plus, elle deviendra folle. Rendez-moi ce mouchoir, rendez-le-moi tout de suite.

IAGO. — Ne criez pas si fort.

EMILIA. — Si vous le prenez par fantaisie et non pour une raison d'importance, rendez-le-moi, s'il vous plaît.

IAGO. — Rassure-toi. Ce mouchoir ne sera pas perdu pour tout le monde. Mais pas un mot à personne. Et laisse-moi seul. *(Emilia sort.)* Voilà un mouchoir qu'on sera bien surpris, tout à l'heure, de trouver dans la chambre de Cassio. Pour un jaloux, ces petits riens, légers comme le vent, sont des preuves aussi puissantes que paroles d'Evangile. Déjà le soupçon travaille le More, et le soupçon est un poison de qualité. D'un goût un peu aigre, mais facile à prendre et qui court dans le sang plus vite qu'une flamme dans une mine de soufre. Tenez, le voilà qui vient. *(Othello paraît.)* Ni le pavot, ni la mandragore, ni aucun somnifère au monde ne te rendra le doux sommeil que tu as désormais perdu.

OTHELLO. — Ainsi, elle me trompait ! Elle me mentait !

IAGO. — Allons, voyons, général, n'y pensons plus.

OTHELLO. — Toi, va-t'en. Oui, va-t'en. Le criminel sur sa roue est moins déchiré que moi. Je te le jure, il vaut mieux être trompé mille fois que de le savoir une seule.

IAGO. — Oh ! Monseigneur !

OTHELLO. — Ces luxures avec un autre, est-ce que je les voyais ? Est-ce que je les imaginais ? Est-ce qu'elles criaient devant moi ? Non. La nuit je pouvais dormir, j'étais libre, joyeux, je ne retrouvais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio. Celui qu'on vole, et qui ne sait pas ce qu'on lui vole, n'est pas volé.

IAGO. — Vous me peinez beaucoup.

OTHELLO. — Si même le camp tout entier, jusqu'au dernier soldat, jusqu'au dernier terrassier, s'était frotté à son ventre, j'aurais voulu rester aveugle — et heureux comme avant. Mais à présent tout est fini. Adieu, l'esprit tranquille ! Adieu, la joie ! Adieu, les troupes empanachées et les grands horizons ! Adieu, le cheval qui hennit, et la trompette au son pur, et le tambour qui gronde, et le fifre qui annonce la victoire ! Adieu, la bannière royale, adieu, l'orgueil, la gloire et la rumeur de la guerre ! Adieu ! La journée d'Othello est finie.

IAGO. — Est-il possible, Monseigneur ?

OTHELLO. — Coquin, si celle que j'aime est une garce, tu vas m'en donner la preuve, et une preuve que je pourrai voir de mes yeux, tu entends, voir de mes yeux ! *(Il le prend à la gorge.)* Je le jure par notre âme immortelle, il eût mieux valu pour toi être né chien que de t'appeler Iago !

IAGO. — Vous en êtes là !

OTHELLO. — Une preuve, tu entends ! Une preuve solide et sans fissure ! Que le doute ne puisse pas s'y glisser de nouveau ! Iago, montre-les-moi dans les bras l'un de l'autre.

IAGO. — Mon noble maître !

OTHELLO. — Si tu la calomnies et si tu me trompes, tu pourras bien, si tu le veux, recracher une à une toutes les prières de ta vie, et ta pitié, et tes remords, entasser des horreurs par-dessus des horreurs, faire jaillir des larmes jusque dans le ciel, peu importe maintenant, tu appartiens déjà au monde de l'enfer.

IAGO. — O grâce divine ! Dieu qui m'écoutez, prenez la défense d'Iago ! Quoi ! Monsieur, n'êtes-vous plus un être humain ? Avez-vous dit adieu à votre âme ? Alors, dites adieu aussi à Iago. Chassez-moi de mon grade ! Malheureux imbécile, tu ne savais donc pas qu'il y a grand danger à nommer les choses par leurs noms ? Je vous remercie de la leçon, Monseigneur. A l'avenir, je me rappellerai que même l'amitié ne peut se nourrir que de mensonges.

Il va se retirer.

OTHELLO. — Non, ne pars pas. Tu as raison. Tu devrais être honnête.

IAGO. — Je devrais surtout être habile, car pour l'honnêteté, c'est une dame un peu folle et qui ne paie pas souvent ses serviteurs.

OTHELLO. — C'est étrange, Iago : je crois que tu mens, et je crois que tu dis la vérité, je crois que ma femme me trompe, et je crois qu'elle ne me trompe pas. Ce qu'il me faut, tu entends, c'est une preuve. Son nom, qui était clair comme le visage de Diane, je le vois maintenant noir et brûlé comme cette tête que j'ai là, sur les épaules... Ah ! Une corde, un couteau, un poison, un incendie, n'importe quoi, mais pas le doute ! La preuve, Iago, la preuve !

IAGO. — Je vois surtout, monsieur, que vous êtes dévoré par le chagrin et je me bats la poitrine comme un coupable. Vous voudriez avoir une preuve ?

OTHELLO. — Je voudrais ? Non ! Je veux.

IAGO. — Oui, mais quelle preuve ? Soulever doucement les rideaux d'un lit et vous les présenter ensemble, comme sur un théâtre ? Bon pour l'homme du commun ce moyen-là, monsieur...

OTHELLO. — Ho !

IAGO. — Sans compter qu'il serait difficile et peut-être gênant de les amener à jouer cette scène-là en public. Non, Monseigneur, ce que vous désirez voir, vous ne le verrez jamais, fussent-ils aussi chauds que des boucs et aussi impurs que des singes. Alors, quoi ? Quelle preuve ? Comment vous convaincre ?

OTHELLO. — Assez ! Je ne veux plus de mots. Je veux une preuve. Une preuve vivante !

IAGO. — Monseigneur, je n'aime pas ce métier que vous me poussez à faire là.

OTHELLO. — Iago, prends garde à toi !

IAGO. — Soit. Puisque me voici, presque malgré moi, si avant dans cette cause, il faut bien que j'aille jusqu'au bout. Alors, écoutez-moi. L'autre nuit, j'étais couché à côté de Cassio et, tourmenté par une rage de dents, je ne pouvais dormir. Il y a des hommes dont l'âme est si remuante qu'ils vous murmurent en dormant leurs petits secrets. Cassio est de ces hommes-là. Tandis qu'il dormait, je l'entends dire : « Chère Desdémone, soyons prudents ! Cachons bien nos amours ! » Là-dessus, monsieur, il s'accroche à moi, il soupire, il m'étreint la main. Je sens sa bouche qui cherche en rêve des baisers, sa jambe qui s'enroule à ma jambe, et je l'entends achever, comme dans un râle : « O ma Desdémone, pourquoi, pourquoi es-tu la femme d'Othello ? »

OTHELLO. — Oh ! Monstrueux ! Monstrueux !

IAGO. — Notez qu'il s'agit d'un rêve. Et d'un rêve où je ne lis encore que des désirs lointains.

OTHELLO. — Et moi des souvenirs précis. Ce rêve dénonce Cassio. Cassio et Desdémone ! Oh ! Je la déchirerai ! Je la ferai hurler de douleur !

IAGO. — Allons ! Calmez-vous. Ne nous hâtons pas. Avançons en mesure. Cherchons encore, cherchons. Dites-moi, n'auriez-vous jamais vu entre les mains de votre femme un petit mouchoir brodé ? La broderie représente un bouquet de fraises ?

OTHELLO. — Oui. C'est le premier cadeau qu'elle a reçu de moi.

IAGO. — Tiens ! Je ne savais pas. Eh bien ! J'ai vu le même ce matin dans la main de Cassio. Il le respirait, les yeux fermés, et se frottait la figure avec, tout doucement.

OTHELLO. — Si c'est celui-là...

IAGO. — Celui-là ou un autre, s'il est à elle, nous tenons enfin quelque chose, et qui parle plus fort qu'un rêve.

OTHELLO. — Oh ! Si ce gueux pouvait mourir mille fois, quelle jouissance, quelle réjouissance de le tuer encore après l'avoir tué. Tout, oui, tout s'illumine devant mes yeux. Je vois clair. Écoute, Iago, mon amour pour Desdémone, mon fol amour, je le souffle, comme ceci, à la face du ciel. Plus rien. Il a disparu. Il s'est éteint. Et voici que les joies de la vengeance s'avancent vers moi. Elles me parlent, elles me remplissent de leurs cris, elles me gonflent la poitrine. Regarde-moi, Iago : je suis le même et je suis un autre.

IAGO. — Maîtrisez-vous encore.

OTHELLO. — Du sang ! Du sang !

IAGO. — Patience, vous dis-je ! Vous pouvez encore changer d'idée.

OTHELLO. — Jamais. Le courant glacé de l'Hellespont n'obéit pas au reflux. Il descend lentement vers la mer sans que rien jamais le hâte ni l'arrête. Mon désir de sang, lui non plus, ne regardera pas en arrière. Il ne remontera plus jamais aux sources pures de l'amour. Il descendra droit devant lui jusqu'à la vengeance qui doit l'engloutir. Que le ciel, où nos paroles s'inscrivent comme sur du marbre, reçoive à cette minute mon serment !

Il tombe à genoux.

IAGO. — Attendez ! Que le ciel reçoive aussi le serment d'Iago ! *(Il tombe aussi à genoux.)* Soyez témoins, puissances invisibles qui nous écoutez en silence ! Soyez témoins, anges et saints cachés dans la lumière et dans la nuit ! Soyez témoins qu'ici, à la même minute, Iago livre son esprit, son bras et son cœur à la cause d'Othello. Othello commandera et Iago obéira, quelque sanglants que soient les ordres.

Ils se relèvent.

OTHELLO. — Maintenant je sais que tu es mon ami. Et je ne te remercie pas. Je fais mieux : j'accepte. Avant trois jours je veux apprendre que Cassio n'est plus vivant.

IAGO. — Alors, c'est fait. Mon ami est mort. Mais elle, au moins, laissez-la vivre !

OTHELLO. — Non ! A mort, la folle ! A mort, la possédée ! Et il est délicieux d'imaginer la mort d'un démon aussi ravissant. Allons ! Viens avec moi, tu vas m'aider. Tu vois : te voici déjà mon lieutenant pour aujourd'hui, Iago !

IAGO. — Et peut-être pour l'éternité, Monseigneur.

Ils sortent. Arrivent Desdémone, Emilia et le Bouffon.

DESDÉMONE. — Bouffon, connais-tu l'adresse du lieutenant Cassio ?

LE BOUFFON. — Son adresse ? Hélas !

DESDÉMONE. — Que veux-tu dire ?

LE BOUFFON. — Ce pauvre lieutenant n'a plus d'adresse. Depuis hier, il n'a plus que des maladresses. Pleurons sur lui, madame, pleurons sur lui.

DESDÉMONE. — Allons, réponds-moi vite. Où demeure le lieutenant Cassio ?

LE BOUFFON. — Comment le savoir ? Madame, il s'est divisé cette nuit en deux moitié égales : le lieutenant est parti d'un côté et le Cassio de l'autre. Allez donc vous y reconnaître !

DESDÉMONE. — Assez de bouffonneries ! Je te demande de le trouver et de le ramener ici. Dis-lui que j'ai déjà parlé de lui à Monseigneur et que j'espère que tout finira bien.

LE BOUFFON. — Espérons aussi que j'aurai plus d'adresse que lui, et que je ne me diviserai pas, moi, en deux moitiés de fou pour le trouver à la fois aux deux bouts de la ville. J'y cours, madame.

Il s'en va.

DESDÉMONE. — Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Emilia ?

EMILIA. — Je ne sais pas, madame.

DESDÉMONE. — J'eusse préféré avoir perdu une bourse pleine de florins. Heureusement, Othello est sans arrière-pensée.

EMILIA. — Il n'est donc pas jaloux ?

DESDÉMONE. — Qui ? Lui ? On croirait que le soleil d'Afrique a brillé jusque dans son cœur : tout y est lumineux.

EMILIA. — Tenez, le voici, madame.

DESDÉMONE. — Cette fois je ne le laisserai plus repartir qu'il n'ait rappelé Cassio. *(A Othello qui paraît :)* Comment allez-vous, Monseigneur ?

OTHELLO. — Bien, madame. *(A part :)* Comme il m'est difficile de lui mentir. *(Haut :)* Comment allez-vous, Desdémone ?

DESDÉMONE. — Bien, mon cher seigneur.

OTHELLO. — Donnez-moi votre main. Oh ! Elle est bien chaude et bien vibrante, cette main-là, madame.

DESDÉMONE. — Elle a mon âge, monsieur, elle est jeune.

OTHELLO. — Voilà une main qui nous annonce un cœur brûlant, un cœur qui se donne vite. C'est pourtant une main honnête, une main franche.

DESDÉMONE. — N'est-ce pas cette main-là qui vous a donné mon cœur ?

OTHELLO. — Autrefois c'était le cœur qui vous faisait don de la main. Aujourd'hui on trouve encore des mains, mais les cœurs ne sont plus là.

DESDÉMONE. — Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas. Monseigneur, revenons à votre promesse.

OTHELLO. — Quelle promesse, ma chérie ?

DESDÉMONE. — Vous l'avez déjà oubliée ? J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler. Qu'avez-vous ?

OTHELLO. — Une espèce de toux qui me brûle la gorge. Prêtez-moi donc votre mouchoir.

DESDÉMONE. — Voici, Monseigneur.

OTHELLO. — Non, pas celui-là. L'autre, celui que je vous ai donné.

DESDÉMONE. — Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO. — Non ?

DESDÉMONE. — Non, vraiment non, Monseigneur.

OTHELLO. — C'est dommage. Ce mouchoir me vient d'une Egyptienne qui l'avait donné à ma mère en lui prédisant que si elle le gardait elle garderait aussi l'amour de mon père. Ma mère me l'a remis en mourant et me recommanda, si je me mariais, de le donner à ma femme. C'est ainsi que je vous l'ai donné. Le perdre ou simplement le prêter serait ouvrir la porte à un malheur terrible et sans précédent.

DESDÉMONE. — Est-il possible ?

OTHELLO. — Oui. Il y a une puissance magique dans ce mouchoir. C'est une sibylle qui en a brodé le dessin, par une nuit d'orage où elle lisait l'avenir des hommes. Les vers qui ont tissé cette soie étaient des vers sacrés. Et cette soie elle-même fut teinte du sang recueilli dans le cœur d'une fille morte jeune.

DESDÉMONE. — Seigneur ! Est-ce possible tout cela ?

OTHELLO. — C'est absolument certain. Aussi ne vous défaites jamais de ce mouchoir.

DESDÉMONE. — Plût au Ciel que je ne l'eusse jamais vu !

OTHELLO. — Et pourquoi ?

DESDÉMONE. — Et vous, pourquoi me parlez-vous avec cette soudaine violence ?

OTHELLO. — Est-il perdu ? Envolé ? Mais parlez donc ! Est-ce que vous ne l'auriez plus ?

DESDÉMONE. — Que le Ciel nous protège !

OTHELLO. — Vous dites ?

DESDÉMONE. — Il n'est pas perdu, bien sûr. Mais, après tout, s'il l'était ?

OTHELLO. — Ha !

DESDÉMONE. — Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO. — Allez le chercher. J'aimerais beaucoup le voir.

DESDÉMONE. — Je pourrais fort bien aller le chercher, monsieur, mais je ne le veux pas. Pas encore. Et vous venez de trouver cette ruse, j'en suis sûre, pour vous dérober à ma prière. Je vous en prie, rappelez Cassio !

OTHELLO. — Présentez-moi d'abord le mouchoir.

DESDÉMONE. — Je vous en prie, parlons de Cassio.

OTHELLO. — Le mouchoir.

DESDÉMONE. — Vous ne retrouverez jamais un autre Cassio.

OTHELLO. — Le mouchoir.

DESDÉMONE. — Cassio doit toute sa fortune à votre amitié.

OTHELLO. — Le mouchoir !

DESDÉMONE. — Cassio a partagé tous vos dangers.

OTHELLO. — Le mouchoir !

DESDÉMONE. — Vous avez tort, je vous le jure.

OTHELLO. — Arrière !

Il sort.

EMILIA. — Vous ne m'aviez pas dit qu'il était jaloux.

DESDÉMONE. — Jaloux ? Alors, ce serait bien la première fois. Mais il a raison, il y a de la sorcellerie dans ce mouchoir. Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu.

EMILIA. — On n'a jamais fini de connaître son mari. D'ailleurs, les maris ne sont que des estomacs, rien de plus. Le ventre vide, ils nous dévorent ; le ventre plein, ils nous vomissent. Ah ! Voici mon mari avec Cassio.

Iago et Cassio viennent d'entrer.

IAGO. — Je vous assure, personne mieux qu'elle ne peut parler en votre faveur. Allez ! Ne craignez rien ! Insistez encore !

DESDÉMONE. — Eh bien, mon bon Cassio, où en êtes-vous ?

CASSIO. — A vous supplier toujours, madame. Faites que je retrouve le souffle et la vie avec l'affection d'Othello. Et faites que ce soit bientôt. Si ma faute est si grave que rien, ni mes services, ni mes résolutions, ni ma peine ne puissent la racheter, que l'on me prévienne tout de suite, et cette certitude au moins sera un bienfait dans mon malheur. Alors je prendrai le triste bâton du pèlerin et j'irai chercher ailleurs l'aumône de la fortune.

DESDÉMONE. — Hélas ! mon bon Cassio, mes prières n'ont plus aucun pouvoir. Monseigneur n'est plus Monseigneur et si son visage avait changé aussi brusquement que son humeur, personne de nous ici ne le reconnaîtrait plus. En plaidant pour vous avec trop de chaleur, j'ai reçu moi-même le feu de sa colère. Et que tous les saints du paradis m'assistent comme j'ai voulu vous

assister. Un peu de patience, Cassio. Je ferai tout ce que je peux faire, et plus encore que je n'oserais pour moi. Mais que cela vous suffise.

IAGO. — Vous dites que Monseigneur est en colère ?

ÉMILIA. — Fort en colère, et je m'y connais.

IAGO. — Lui, en colère ! J'ai vu le canon faire voler sous ses yeux des rangées de soldats et, comme le diable, lui souffler dans les bras son propre frère. Et il demeurait calme. Monseigneur en colère ! Il se passe alors quelque chose de grave, et je vais le rejoindre. Monseigneur en colère !

Il sort.

DESDÉMONE. — Sûrement c'est un messager ou quelque mauvaise nouvelle de Venise qui auront troublé Othello. Quand de grandes choses les tourmentent, les hommes partent en guerre contre des riens. Oui, c'est cela. Si mon doigt me fait mal, tout mon corps est malheureux. Et puis, avouons-le entre nous, les hommes ne sont pas des dieux, et chacune de nous est un peu folle, ma chère, d'espérer tous les matins retrouver devant elle le mari du premier jour. Et celui-ci qui m'appelait sa belle guerrière ! Triste guerrière, en vérité ! Et je mériterais bien que tu me grondes, Émilia, car tout à l'heure, tandis qu'il s'emportait contre moi, mon cœur portait témoignage contre lui. Mais je crois bien que ce témoin-là n'était pas très convaincu. Othello, mon doux seigneur, vous sortez acquitté de l'audience.

ÉMILIA. — Prions Dieu qu'il s'agisse bien d'une affaire d'État.

DESDÉMONE. — Que voudrais-tu que ce fût d'autre ?

ÉMILIA. — Je m'y connais aussi en jaloux.

DESDÉMONE. — Lui ? Jaloux de moi ? Tu veux rire. A cause de qui ?

ÉMILIA. — A cause de rien. Les jaloux sont jaloux parce qu'ils sont jaloux. Voilà tout.

DESDÉMONE. — Je te défends de parler ainsi. Premièrement, Othello n'est pas jaloux.

ÉMILIA. — Amen.

DESDÉMONE. — Deuxièmement, il ne l'a jamais été.

ÉMILIA. — Amen.

DESDÉMONE. — Troisièmement, il ne le sera jamais.

ÉMILIA. — Amen, amen, amen.

DESDÉMONE. — Et maintenant, je ne veux plus t'entendre. Donc, tais-toi. Et viens avec moi chercher Othello. Vous, Cassio, promenez-vous par ici. Et si je trouve Monseigneur bien disposé, je plaide à nouveau votre cause, et cette fois votre avocat espère bien la gagner.

CASSIO. — Je remercie Votre Grâce.

Desdémone et Émilia s'en vont. Cassio reste seul. Arrive Bianca.

BIANCA. — Bonjour, Michel.

CASSIO. — Bianca ! ma jolie Bianca ! Quel bon vent te pousse par ici ? Mon oiseau, j'allais justement chez toi.

BIANCA. — Et moi chez vous. Comment ! Une semaine d'absence ! Sept jours et sept nuits ! Cent soixante heures ! Et les heures d'absence d'un amant sont bien cent soixante fois plus longues que les heures du cadran. Tu vois, Michel, à force de t'attendre je finirai par savoir ma table de multiplication.

CASSIO. — Pardonne-moi, Bianca, j'ai des ennuis. Un jour je suis lieutenant, le lendemain je ne suis rien, je t'expliquerai tout cela une de ces nuits et, cette nuit-là, ton amant retrouvé te remboursera, et avec intérêts, toutes nos heures perdues. Bianca, mon ange, fais-moi une copie de ce petit travail.

Il lui donne le mouchoir.

BIANCA. — D'abord, les anges ne travaillent pas. Et d'où vous est tombé ce mouchoir ? Des mains de quelque nouvelle conquête ! Voilà donc la clef des sept jours d'absence. Une bien jolie clef, d'ailleurs, et qui doit ouvrir un bien joli cœur.

CASSIO. — Ah ! Femmes ! Femmes ! Montrez-leur un chiffon, et tout de suite elles cherchent une femme dessous ! Eh bien, non, Bianca, il n'y a personne sous ce mouchoir.

BIANCA. — Alors, à qui est-il ?

CASSIO. — Je l'ignore, ma belle, et c'est tout le charme de ce petit bout d'étoffe. Je l'ai ramassé dans ma chambre. On viendra sûrement me le réclamer. Le dessin est ravissant. Et je voudrais en avoir bien vite une copie. Emporte-le, mon amour, et à bientôt.

BIANCA. — Vous me chassez, Michel ?

CASSIO. — J'attends le général et je désire, aujourd'hui surtout, qu'il ne me trouve pas avec toi.

BIANCA. — Pourquoi, s'il vous plaît ?

CASSIO. — Ce n'est pas que je ne t'aime pas, Bianca.

BIANCA. — Et pourtant, vous ne m'aimez pas. Allons ! Reconduisez-moi. Et dites-moi si je vous verrai de bonne heure, ce soir.

CASSIO. — Je ne peux te reconduire très loin, mais je te reverrai bientôt.

BIANCA. — Enfin ! Je vais vous broder votre mouchoir. Après avoir compté les heures, je vais maintenant compter les points.

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le château.

Entrent Othello et Iago.

IAGO. — Monseigneur, oubliez ce que je vous ai dit.

OTHELLO. — Je ne peux pas.

IAGO. — Un baiser, en passant, un baiser que personne n'a vu !

OTHELLO. — Iago !

IAGO. — Bien sûr, elle se trouvait un peu nue, sur son lit, mais c'est sûrement sans arrière-pensée !

OTHELLO. — Un peu nue, sans arrière-pensée ? Quelle hypocrisie ! Quel jeu avec la tentation !

IAGO. — Tant qu'ils ne jouent qu'avec la tentation, le péché reste véniel. Interrogez les casuistes. Evidemment, si j'avais donné un mouchoir à ma femme et si je ne le retrouvais plus ...

OTHELLO. — Eh bien ! Parle ! Que ferais-tu ?

IAGO. — Rien. Ce mouchoir étant à elle, je devrais, en bonne justice, fermer les yeux.

OTHELLO. — Fermerais-tu aussi les yeux si c'était l'honneur de ta femme que tu ne retrouvais plus ?

IAGO. — L'honneur des femmes est plus léger qu'une balle au jeu de paume, et elles ont l'art de le reprendre d'une main quand elles le perdent de l'autre.

OTHELLO. — Tu me ramènes tout le temps sur ce mouchoir. Je voudrais l'oublier, mais il me poursuit comme le corbeau qui a senti l'odeur d'un pestiféré. Ainsi Cassio avait ce mouchoir, tu l'as vu ?

IAGO. — Ce n'est pas le mouchoir qui m'inquiète, Monseigneur, mais tout ce que Cassio murmurait en le caressant. Le monde est plein de ces jeunes fanfarons, qui n'obtiennent les femmes que par la prière et vont ensuite claironner leur victoire sur toute la ville.

OTHELLO. — Il a dit quelque chose ?

IAGO. — Mon Dieu, oui. Il a dit...

OTHELLO. — Quoi ?

IAGO. — Qu'il avait couché... avec elle, sur elle, à côté d'elle, je ne sais plus.

OTHELLO. — Avec elle ? Sur elle ? A côté d'elle ? Es-tu fou, Iago ? Couché avec elle ? Quel dégoût que tout cela ! Couché avec elle ? Ah ! Qu'on lui arrache des aveux et qu'on le pende. Oui, qu'on lui passe la corde au cou pour parler : il parlera mieux. Je tremble. Un homme ne tremblerait pas si la vérité soudain n'était pas tombée du ciel sur lui comme la foudre. Oui, la vérité. Et ce ne sont pas des paroles qui m'agitent, mais des images. L'image de Desdémone ! Horreur ! Sa bouche ! Ses narines ! Ses yeux ! Couché avec elle ! Non ! Non ! Si ! Le mouchoir est un aveu ! Le mouchoir ! Un aveu ! Desdémone ! Desdémone ! O horreur !

Il tombe évanoui.

IAGO. — Mon poison, comme tu opères, comme tu changes vite l'innocente en coupable et le naïf en furieux ! Holà ! Monseigneur ! Monseigneur ! Holà ! Othello !

Entre Cassio.

IAGO. — Ah ! C'est vous, Cassio ?

CASSIO. — Que se passe-t-il ?

IAGO. — Une attaque d'épilepsie. C'est la seconde. Hier il est déjà tombé comme vous le voyez là.

CASSIO. — Frottez-lui les tempes.

IAGO. — Non. Il faut que la léthargie suive son cours, sinon la bave lui viendrait aux lèvres et il s'agiterait comme un possédé. Tenez ! Il bouge déjà. Eloignez-vous un instant. Il revient à lui. Quand il sera parti j'aurai quelque chose à vous dire, qui vous intéressera. *(Cassio sort.)* Eh bien ! Comment va mon bon maître ? Ne s'est-il pas heurté la tête en tombant ?

OTHELLO. — Te moques-tu de moi ?

IAGO. — Moi ? Me moquer de vous ? Par Dieu, non. Mais j'aimerais vous voir porter votre infortune comme un homme.

OTHELLO. — Je ne suis plus un homme, mais une bête. Une bête à cornes.

IAGO. — Une paire de cornes n'a jamais défiguré un grand seigneur, surtout à Venise.

OTHELLO. — A-t-il avoué ?

IAGO. — Allons, monsieur, de la bonne humeur. Songez que vous n'êtes pas le seul, mais qu'il y a par le monde des millions de maris pourvus des mêmes ornements et tirant sur le même attelage. Oui, des millions de vivants, et même de bons vivants, qui s'endormiront béatement, ce soir comme tous les soirs, chacun murmurant : « Voici mon lit, voici ma femme ! », sans se demander pourquoi le lit est déjà si chaud et la femme si froide. Mais vous, monsieur, vous pouvez remercier la chance. Quand un homme tombe aux mains d'une coquine, le diable s'amuse à lui passer un bandeau sur les yeux. Mais cette fois le tour est manqué. Y voir clair, c'est la moitié du salut.

OTHELLO. — Et j'y vois clair. Iago, je suis sauvé.

IAGO. — Mais maintenant je vais vous demander un peu de calme. Dissimulez-vous et observez la scène qui va se dérouler devant vous. Mais n'intervenez pas, Monseigneur, non, pas encore. Tandis que vous étiez accablé par la douleur — quelle faiblesse chez un homme comme vous ! — j'ai demandé à Cassio de revenir me parler ici. Ecoutez bien, regardez bien. Vous pourrez tout à votre aise observer les ironies et les dédains qui vont se jouer sur son visage. Car je vais lui faire conter à nouveau une histoire qui vous intéresse, monsieur : où, comment, depuis quand et à combien de reprises il a fait l'amour à sa maîtresse, et à quelle heure il compte revenir au jeu. Ne perdez pas un seul de ses gestes, mais soyez calme, soyez bien calme, Monseigneur, ou sinon vous m'obligeriez à dire avec tristesse que vos esprits sont égarés.

OTHELLO. — Ecoute, Iago, tu as devant toi soudain l'homme le plus calme de la terre. Mais le plus dangereux aussi.

IAGO. — Il y a temps pour tout, Monseigneur, ne hâtons rien. Cachez-vous ici. *(Othello s'éloigne. Seul.)* Parfait. Je vais maintenant interroger Cassio, non sur Desdémone, mais sur Bianca, cette petite personne qui tient boutique de sa vertu, mais qui rêve de Cassio. C'est le sort de ces marchandes d'amour de ne pouvoir toujours acheter ce qu'elles vendent si bien. Et quand on lui parle d'elle, Cassio ne peut s'empêcher de rire. Ce pauvre Othello va tout prendre à l'envers, et le rire de Cassio achèvera sa folie.

Entre Cassio.

IAGO. — Comment allez-vous, lieutenant ?

CASSIO. — D'autant plus mal que je ne suis plus lieutenant.

IAGO. — Vous le serez bientôt, si vous suppliez bien Desdémone. *(Bas :)* Ah ! Si l'affaire dépendait de Bianca je crois qu'en une nuit vous retrouveriez votre grade.

CASSIO. — Oui, je crois que j'aurais avec elle l'avancement assez rapide.

IAGO. — Voilà une femme qui paraît fort amoureuse de vous.

CASSIO, *riant.* — Un peu trop pour mon goût.

IAGO. — Ecoutez, Cassio... *(Il lui parle à l'oreille, puis :)* Et elle raconte partout que vous l'épouserez.

CASSIO, *éclatant de rire.* — Ha ! Ha ! Ha !

IAGO. — Y songez-vous vraiment ?

CASSIO. — Moi ? Epouser cette Vénus de garnison ? Je t'en prie, Iago, tout léger que je suis, accorde-moi encore un grain de cervelle. Ha ! Ha ! Ha !

OTHELLO, *caché.* — Tu riras moins fort cette nuit.

IAGO. — Pourtant, le bruit de ce mariage court déjà de tous côtés.

CASSIO. — Dis-tu vrai ?

IAGO. — Suis-je homme à vous mentir ?

CASSIO. — Un mariage ! Voilà bien les femmes ! On les déshabille en passant et elles se voient déjà en robe de mariée ! Celle-là me poursuit partout. Il y a un moment, elle me cherchait par ici. Hier, je me trouvais sur le port avec quelques amis. La voilà qui arrive en courant et me jette les bras autour du cou. Des baisers, des larmes. Elle me pousse, elle s'accroche, et pour finir nous nous retrouvons encore dans sa chambre. Ha ! Ha ! Ha !

Il parle bas à Iago.

OTHELLO. — Prends garde à ton joli museau, je le ferai dévorer par mes chiens.

CASSIO. — Mais cette fois ma décision est prise : je la quitte.

IAGO. — Voici Bianca.

Entre Bianca.

CASSIO. — Ma levrette en folie, allez-vous encore me sauter dans les jambes par toutes les rues de la ville ?

BIANCO. — Et vous, monsieur, allez-vous encore me jeter à la figure un de ces mouchoirs qui sentent leur gourgandine à quinze pas ? J'ai été la plus sotte des femmes en acceptant celui-ci. Et en prêtant l'oreille à l'histoire que vous m'avez contée. Un mouchoir trouvé, dites-vous ? Je sais, moi, où l'on trouve des mouchoirs comme celui-là. Sous l'oreiller de quelque belle. Et c'est moi qui vous en broderais une copie ? Pas si bête !

CASSIO. — Voyons, mon petit cœur, voyons !

BIANCA. — Je vous le rapporte. Et suis bien décidée, monsieur, à ne vous pardonner jamais. D'ailleurs, si vous avez un instant, nous en causerons beaucoup mieux chez moi. J'ai de quoi souper et je laisserai ma porte ouverte toute la nuit.

Elle sort.

IAGO. — Rattrapez-la !

CASSIO. — Oui, cela vaut mieux. Elle serait capable d'ameuter toute la ville.

IAGO. — Souperez-vous chez elle ?

CASSIO. — J'en ai bien peur. Oui, je crois bien que je ne romprai que demain matin.

IAGO. — J'ai certaine chose à vous dire. Je viendrai vous rejoindre chez elle.

CASSIO. — A tout à l'heure.

Il sort.

OTHELLO, *sortant de sa cachette.* — Comment le tuerai-je, Iago ?

IAGO. — Avez-vous entendu son rire ?

OTHELLO. — Iago !

IAGO. — Mais surtout avez-vous bien ressenti la délicatesse du procédé ? Votre femme lui donne un mouchoir et il s'en va le porter chez cette coquine.

OTHELLO. — Je voudrais inventer pour lui une mort qui dure des mois, des années ! Une femme si pure, si douce, si belle !

IAGO. — Si difficile à oublier. Et pourtant...

OTHELLO. — Et pourtant il le faut. Il faut qu'elle meure, qu'elle pourrisse, qu'elle souffre l'enfer après la mort, et même avant. Non ! Elle ne doit plus vivre. Mon cœur éclate. Je me frappe la poitrine à me briser les poings. J'étouffe. O mon Dieu ! vous qui l'avez voulue si adorable, pourquoi l'avoir donnée à Othello ? Elle était faite pour un roi, pour un empereur et pour que la foule s'allonge à ses pieds !

IAGO. — Vous perdez l'esprit ?

OTHELLO. — Qu'on la jette aux chiens ! Et pourtant, rappelle-toi, Iago, comme elle est charmante à voir, les yeux baissés sur son ouvrage, une aiguille à la main et murmurant sa chanson. Elle apprivoiserait un ours, rien qu'en chantant. Et si vive, si gracieuse, riant de tout, devinant tout.

IAGO. — La malheureuse ! Elle n'en est que plus coupable.

OTHELLO. — Oh ! mille fois, mille fois plus coupable. Et si bonne ! Sa bonté, Iago ! Sa bonté !

IAGO. — Un peu trop de bonté, monseigneur, un peu trop de bonté !

OTHELLO. — Oui, tu as raison. Mais quel dommage, Iago, quel dommage !

IAGO. — Si vous vous faites son avocat, maintenant, inutile de continuer le procès. Levons l'audience !

OTHELLO. — Non. Je la ferai écarteler ! Me tromper ! Me mentir !

IAGO. — Si tôt après son mariage.

OTHELLO. — Avec mon premier lieutenant !

IAGO. — Le jour de sa nomination.

OTHELLO. — Trouve-moi du poison, Iago. C'est pour cette nuit. Je ne lui ferai même pas de reproche. Son corps, sa beauté pourraient désarmer mon courage. Cette nuit, Iago !

IAGO. — Pourquoi du poison ? Vous avez vos mains. Elle a souillé votre lit, étranglez-la dans votre lit.

OTHELLO. — Comme tu as bien dit cela, Iago ! Comme tu es juste, Iago !

IAGO. — Pour Cassio, je m'en charge. Vers minuit vous en saurez plus long.

OTHELLO. — Merci. *(Fanfares.)* Que nous annoncent ces trompettes ?

IAGO. — Encore un messager. C'est Ludovico, l'envoyé du Doge. Et votre femme est avec lui.

Paraissent Ludovico, Desdémone et leur suite.

LUDOVICO. — Général, Dieu vous garde !

OTHELLO. — Je le souhaite de tout mon cœur, monsieur.

LUDOVICO. — Le Doge et les sénateurs vous saluent.

Il lui remet une dépêche.

OTHELLO. — Je baise l'instrument de leur bon plaisir.

Il ouvre la dépêche et la lit.

DESDÉMONE. — Quelles nouvelles de Venise, mon cousin ?

IAGO, *à Ludovico.* — Je suis bien aise de vous voir. Soyez le bienvenu à Chypre.

LUDOVICO. — Merci. Comment va le lieutenant Cassio ?

IAGO. — Il vit, monsieur.

DESDÉMONE. — Cousin, il est survenu entre Othello et lui une petite fâcherie que vous dissiperez vite.

OTHELLO, *à mi-voix.* — En êtes-vous sûre ?

DESDÉMONE, *à Othello.* — Monseigneur ?

OTHELLO, *lisant.* — « ... Et que vos dispositions soient prises dès aujourd'hui... »

LUDOVICO, *à Desdémone.* — Ce n'est pas à vous qu'il parle. Il lit cette dépêche. Quelle est cette fâcherie entre votre mari et Cassio ?

DESDÉMONE. — Sans importance. Et pourtant je voudrais tant les réconcilier. J'aime beaucoup Cassio.

OTHELLO. — Par le feu du ciel !

DESDÉMONE. — Monseigneur ?

OTHELLO. — Perdez-vous la raison ?

DESDÉMONE, *à Ludovico.* — Il est donc en colère?

LUDOVICO. — C'est le message. On le rappelle à Venise et c'est Cassio qui devient gouverneur de Chypre.

DESDÉMONE. — Je suis bien aise de ces nouvelles.

OTHELLO. — Vraiment ?

DESDÉMONE. — Monseigneur ?

OTHELLO. — Et moi je suis bien aise de vous voir folle !

DESDÉMONE. — Que voulez-vous dire, mon cher seigneur ?

OTHELLO. — Démon !

Il la frappe.

DESDÉMONE. — Je n'ai pas mérité cela.

LUDOVICO. — Monseigneur, si je jurais à Venise que je vous ai vu battre Desdémone, on refuserait de me croire. Vous lui devez réparation : elle pleure.

OTHELLO. — Démon ! Démon ! Si les larmes de femmes pouvaient féconder la terre, ce sont des crocodiles qui en sortiraient. *(A Desdémone :)* Va-t'en !

DESDÉMONE. — Je m'en vais, puisque ma présence vous blesse.

Elle s'en va.

LUDOVICO. — Voilà vraiment une épouse obéissante. De grâce, monsieur, veuillez la rappeler.

OTHELLO, *appelant.* — Madame !

DESDÉMONE. — Monseigneur ?

OTHELLO, *à Ludovico.* — Et maintenant que voulez-vous d'elle, Monsieur ?

LUDOVICO. — Qui ? Moi ?

OTHELLO. — Oui, vous, monsieur. Vous m'avez demandé de la faire revenir, la voici. On la renvoie, elle s'en va. On la rappelle, elle revient. Elle sait se tourner, se retourner, et se retourner encore, et tout cela si simplement, si honnêtement. Allons, monsieur, parlez. Que peut-elle faire pour votre bon plaisir ? Voulez-vous — tenez ! — la voir verser devant vous encore une petite larme ? Rien de plus facile, car nous savons pleurer, monsieur, nous savons très bien pleurer. Et nous sommes obéissante, n'est-ce pas, Desdémone ? Très obéissante ! Allons ! Encore une petite larme pour montrer à Monsieur. *(Desdémone pleure. A Ludovico :)* Vous pouvez apprécier vous-même. *(A Desdémone :)* Allons ! Encore un sanglot. *(A Ludovico :)* Quant à cette dépêche, c'est mon rappel. *(A Desdémone :)* Et maintenant, assez ! Allez-vous-en ! *(A Ludovico :)* Monsieur, j'obéis et rentre à Venise... *(A Desdémone :)* Mais va-t'en ! Va-t'en ! *(Desdémone sort.)* Cassio prendra ma place demain. Mais ce soir je vous supplie de souper avec moi. Vous êtes le bienvenu à Chypre, monsieur. *(Il s'éloigne.)* Des guenons ! Des singes et des guenons !

LUDOVICO. — Voilà donc ce noble More dont le Sénat unanime proclame la force et la vertu ? Cette nature de fer que les coups du hasard n'ont jamais fait trembler ?

IAGO. — On peut changer.

LUDOVICO. — N'est-il pas devenu fou ?

IAGO. — Il est ce qu'il est. S'il a changé, il peut changer encore. Espérons.

LUDOVICO. — Frapper sa femme !

IAGO. — Espérons surtout qu'il ne prendra pas goût à la chose.

LUDOVICO. — Que voulez-vous dire ? L'a-t-il déjà battue ? Ou bien est-ce le message du Sénat qui lui a monté le sang à la tête ?

IAGO. — Hélas ! Il ne serait pas honnête de vous dire ce que j'ai pu entendre ou entrevoir. Observez-le vous-même. Ses faits et gestes vous le découvriront assez vite pour que j'aie le droit de me taire.

LUDOVICO. — Je suis bien fâché de m'être trompé sur lui.

IAGO. — Je ne dis rien, monsieur, je ne dis rien. Mais ne le perdez pas de vue, et attendons la suite.

Ils sortent.

SCÈNE II

Entrent Othello et Emilia.

OTHELLO. — Ainsi, vous dites que vous n'avez rien vu.

EMILIA. — Rien vu, rien entendu, rien soupçonné. Jamais.

OTHELLO. — Ne mentez pas. Elle et Cassio se sont rencontrés, je le sais.

EMILIA. — J'étais là et n'ai rien surpris de mal. Et pourtant j'observais leurs paroles, leurs silences et même leurs respirations.

OTHELLO. — Ne mentez pas. Que se murmuraient-ils du bout des lèvres ?

EMILIA. — Mais rien, monseigneur.

OTHELLO. — Quand vous ont-ils éloignée ?

EMILIA. — Jamais.

OTHELLO. — Mais si. On vous a bien priée d'aller chercher des gants, un masque, un éventail, est-ce que je sais, moi ! Rappelez-vous !

EMILIA. — Jamais, monseigneur, jamais.

OTHELLO. — Etrange.

EMILIA. — Monseigneur, j'oserais gager mon âme qu'elle est honnête. Si vous croyez qu'elle ne l'est pas, chassez bien vite cette pensée. Si quelque lâche vous a glissé dans l'oreille un pareil soupçon, que Dieu le maudisse comme il a maudit le serpent. Car si celle-là n'est pas loyale, chaste et fidèle, c'est qu'il n'y a pas non plus un seul homme heureux sur la terre, c'est que la plus pure des femmes est noire comme la calomnie.

OTHELLO. — Dis-lui que je l'attends. Va ! *(Emilia sort.)* Il y a une certaine chaleur, un certain accent de vérité dans sa voix. Oui, mais une bonne entremetteuse doit savoir jouer l'indignation, et si on pouvait lui ouvrir le cœur et en faire sortir tous les secrets, on reculerait de dégoût. Et pourtant

cela se met à genoux et marmotte des prières. Je l'ai vue à genoux, je l'ai entendue prier.

Entrent Emilia et Desdémone.

DESDÉMONE. — Quel est votre bon plaisir ?

OTHELLO. — Je vous en prie, ma mignonne, approchez.

DESDÉMONE. — Que désirez-vous ?

OTHELLO. — Voir vos yeux. Regardez-moi bien en face.

DESDÉMONE. — Quelle horrible fantaisie vous prend soudain ?

OTHELLO, *à Emilia.* — Le fin du fin de votre petit commerce, ma bonne dame, est de laisser tête à tête le couple que l'amour démange. Et de bien refermer la porte. Et de tousser s'il y a danger d'être surpris. Allons, fais ton métier. Va-t'en. Et dépêche-toi.

Emilia sort. Desdémone se met à genoux.

DESDÉMONE. — Je vous le demande à genoux : que signifient vos paroles ? Je sens la fureur dans votre voix et pourtant je ne comprends pas les mots que vous dites.

OTHELLO. — Répondez-moi, Desdémone. Qui êtes-vous ?

DESDÉMONE. — Votre femme, monseigneur, droite, claire et fidèle. Votre femme.

OTHELLO. — Alors, jure-le. Fais un faux serment et damne-toi une seconde fois. Je veux que les esprits du mal n'hésitent pas devant toi, ô mon ange, quand ils viendront pour t'emporter. Jure que tu es fidèle. Mais jure-le donc !

DESDÉMONE. — Dieu le sait.

OTHELLO. — Non, Dieu sait que tu mens.

DESDÉMONE. — A qui ai-je menti ? Où ai-je menti ? Quand ai-je menti ?

Elle va vers lui.

OTHELLO. — Non ! Ne m'approche pas !

DESDÉMONE. — Ah ! Premier jour de malheur ! Mais suis-je, moi, le sujet de vos larmes ? Si, par hasard, vous soupçonnez mon père d'être l'instrument de votre rappel, ne m'en tenez pas coupable. Vous avez perdu son amitié, mais ne l'ai-je pas perdue, moi aussi ?

OTHELLO. — S'il avait plu à mon destin de me jeter à la figure tous les malheurs, toutes les humiliations, toutes les défaites, s'il m'avait enlisé dans la misère jusqu'à la gorge, s'il avait enchaîné mon espoir et mon corps dans une prison, j'aurais quand même trouvé au fond de mon âme une petite goutte de patience. Mais qu'il fasse de moi un bouffon que les rires de la foule poursuivent jour et nuit comme le battement d'une horloge ?... Ah ! Je l'aurais pourtant accepté aussi. J'aurais tout accepté. Mais perdre cette image de vous, perdre cet amour de vous, d'où je tirais comme d'un grenier tous mes trésors et toutes mes joies, ne plus voir par vos yeux, ne plus respirer par votre bouche, ô Desdémone, comment continuer de vivre pendant cette chute ? Comment accepter que la petite source claire, où mes pensées viennent boire, se change là, sous mes yeux, en une mare de boue pleine de crapauds accouplés ? O mon enfant, mon fantôme aux lèvres roses, pourquoi es-tu encore si belle ? Mais ton visage n'est qu'un masque. Arrache-le ! Que je te voie enfin telle que tu es, prête pour l'enfer !

DESDÉMONE. — J'espère que Monseigneur me croit toujours fidèle ?

OTHELLO. — Fidèle comme les mouches sur l'étal du boucher ! O mauvaise herbe, parfum qui monte à la tête, pourquoi es-tu venue au monde ?

DESDÉMONE. — Hélas ! Quel péché ai-je pu commettre sans le savoir ?

OTHELLO. — Quel est ton péché ? Fille à soldats ! Les anges du ciel, s'ils l'ont respiré, en ont les narines pourries. Quel est ton péché ? Catin !

DESDÉMONE. — Devant Dieu, vous me faites outrage.

OTHELLO. — Tu n'es pas une catin ?

DESDÉMONE. — Non. Aussi vrai que je suis chrétienne.

OTHELLO. — Tu n'es pas une catin ?

DESDÉMONE. — Non. Aussi vrai que mon âme sera sauvée.

OTHELLO. — Ah ! Oui, vraiment, madame.

DESDÉMONE. — Mon Dieu ! Pardonnez-nous !

OTHELLO. — Alors, c'est à moi de vous demander pardon. Je me suis sans doute trompé de porte. Je vous prenais, figurez-vous, pour cette rusée courtisane de Venise qui vient d'épouser Othello. *(Appelant :)* Hé là ! Madame l'hôtesse ! Madame de l'Entremise et du Billet galant ! Vous qui, à l'inverse de saint Pierre, gardez la porte de l'enfer, vous, oui, c'est à vous que je parle, nous en avons fini, Madame et moi. Voici votre petit pourboire. Ouvrez-moi la porte, et, bien entendu, pas un mot de la chose au mari de Madame. Pas un mot à son mari.

Il sort.

EMILIA. — Quelle folie s'est emparée de Monseigneur ? Comment vous sentez-vous, ma bonne maîtresse ?

DESDÉMONE. — Un peu étourdie, je crois.

EMILIA. — Madame, qu'est-il arrivé à Monseigneur ?

DESDÉMONE. — A qui ?

EMILIA. — A Monseigneur.

DESDÉMONE. — Qui est-ce, ton seigneur ?

EMILIA. — Mais le vôtre, maîtresse.

DESDÉMONE. — Je n'en ai plus. Ne prononce plus jamais ce mot-là. Et ne dis plus rien. Tais-toi. Je ne puis même pas pleurer, ou plutôt, si je te répondais, ma réponse fondrait en larmes. Je t'en prie, Emilia, cette nuit tu mettras à mon lit les draps de ma nuit de noces. N'oublie pas. Et fais dire à ton mari que je veux lui parler.

EMILIA. — Voilà bien du changement.

Elle sort.

DESDÉMONE. — Il est sûrement juste que je sois traitée ainsi, oui, très juste. Mais quelle faute ai-je pu commettre ?

Emilia revient avec Iago.

IAGO. — Madame, que désire Votre Grâce ?

DESDÉMONE. — Ecoute, Iago, ceux qui ont charge de corriger les enfants le font par des moyens doux et des tâches faciles. Il aurait bien dû me gronder ainsi car, dès qu'on me gronde, je me sens encore une enfant.

IAGO. — Mais que se passe-t-il, madame ?

EMILIA. — Hélas ! Iago ! Monseigneur nous a jeté à la tête des injures si basses et si affreuses

que j'en ai encore le cœur battant. Il a traité ma maîtresse de...

Elle s'arrête.

DESDÉMONE. — Ai-je mérité ce mot-là, Iago ?

IAGO. — Quel mot, madame ?

DESDÉMONE. — Ce mot qu'elle n'ose pas dire et que mon mari a prononcé.

ÉMILIA. — Un mendiant ivre n'oserait pas lancer ce mot-là.

IAGO. — Et à quel propos ?

DESDÉMONE. — Je ne sais pas. Je suis sûre que je n'ai pas mérité ce qu'il a dit.

IAGO. — Ne pleurez pas, madame. Ne pleurez pas ! Quelle journée ! Voyons ! Madame, il n'y a sûrement pas de quoi pleurer.

ÉMILIA. — Comment ! Elle abandonne son père, sa famille, les plus beaux partis de Venise, elle se livre pieds et poings liés à Othello, et tout cela pour être traitée de catin ? Et tu dis qu'il n'y a pas de quoi pleurer ?

DESDÉMONE. — Pauvre Desdémone !

IAGO. — Il en sera le premier puni, croyez-moi. Mais d'où lui est venue cette fureur ?

DESDÉMONE. — Dieu seul le sait.

ÉMILIA. — Moi, je le sais. Il y a là-dessous un fourbe, un lâche, qui a machiné toute cette calomnie et lui a échauffé la tête. Je ne sais pas qui. Mais il existe. Et je veux qu'on me tue si je me trompe.

IAGO. — Impossible. Un monstre pareil n'existe pas.

DESDÉMONE. — S'il existe, qu'on lui pardonne.

ÉMILIA. — Je veux bien, mais qu'on le pende d'abord, ou qu'on le brûle vivant. O mon Dieu, toi qui vois tout, pourquoi ne cries-tu pas le nom du coupable ? Pourquoi ne mets-tu pas un fouet dans la main des braves gens pour qu'on le fasse danser, dos nu et à coups de lanières, par toutes les rues de la ville et par toutes les villes du monde ?

IAGO. — Ne criez pas si fort. Restons entre nous.

ÉMILIA. — C'était sûrement un drôle du même acabit qui vous avait mis la cervelle à l'envers, vous aussi, quand vous nous pourchassiez de vos soupçons, le More et moi.

IAGO. — Vous êtes une folle, taisez-vous.

DESDÉMONE. — Mon bon Iago, que dois-je faire pour regagner Monseigneur ? Mon ami Iago, va le chercher, ramène-le. Par la lumière du ciel, je ne sais comment je l'ai perdu. Je le jure à genoux. Si jamais j'ai péché un instant contre mon amour, par parole, par geste ou par pensée, si mes oreilles ont trouvé du charme à une autre voix, ou mes yeux à un autre visage, si je ne dois pas l'aimer toujours — quand même il m'arracherait de lui par le divorce et me jetterait toute nue dans la misère — que toutes les joies du monde se referment devant moi. Une injustice peut briser une vie. La sienne peut me briser, oui, elle ne détournera pas mon amour. Mais être une... non ! je ne peux pas dire ce mot. Il me sèche la gorge, il me serre la poitrine. Et pourtant, je le dis : une catin. Et j'ai horreur de moi pour l'avoir seulement prononcé. Non ! Par tous les trésors de la terre, par toutes les espérances du ciel, ce n'est pas vrai !

IAGO. — Je vous en conjure, calmez-vous. La dépêche du Doge l'a mis en colère, et sa colère retombe sur vous.

DESDÉMONE. — Ah ! Iago, s'il n'y avait que cela...

IAGO. — Et que voulez-vous qu'il y ait d'autre ? *(Fanfares.)* Ecoutez ! Ces instruments annoncent le souper que Monseigneur offre aux messagers de Venise. Allons ! ne pleurez plus. Tout ira bien.

Sortent Desdémone et Emilia. Roderigo apparaît.

IAGO. — Comment, Roderigo, vous ici ?

RODERIGO. — Oui, moi, ici. Et pour te parler. J'ai l'impression que tu joues un double jeu.

IAGO. — Moi ? Un double jeu ? Roderigo !

RODERIGO. — Chaque matin tu cries victoire et chaque soir tu remets tout au lendemain. Oui, tu joues un double jeu. Mais je n'attendrai pas une heure de plus. Tu m'as connu paisible et patient. Eh bien ! Regarde-moi, Iago. Tu as devant toi un autre homme.

IAGO. — Voulez-vous m'écouter, Roderigo ?

RODERIGO. — Je t'ai trop écouté. Tes paroles s'en vont d'un côté, tes actions de l'autre. Et mes affaires ne bougent pas. J'en ai assez.

IAGO. — Je vous trouve un peu injuste.

RODERIGO. — Et moi, je me trouve un peu ruiné. Plus un florin dans ma bourse. Plus un bijou dans mon coffre. Et pourtant tous ceux que je t'ai remis pour Desdémone auraient suffi à corrompre une bonne douzaine de vestales. Tu m'as juré qu'elle les avait trouvés fort beaux, et qu'elle m'accordait une entrevue. Eh bien, Iago, cette entrevue ?

IAGO. — Très bien. Continuez.

RODERIGO. — « Très bien. Continuez. » Justement, je ne peux plus continuer. Et je ne trouve pas que c'est très bien. Au contraire. Mais par cette main que j'ai grande envie de laisser retomber sur toi, je te jure que je ne suis plus ta dupe.

IAGO. — De mieux en mieux.

RODERIGO. — Et moi je te dis que c'est de moins en moins bien. Mais je vais de ce pas me présenter à Desdémone. Si elle me rend mes bijoux, j'abandonne la poursuite. Sinon j'ai bien l'honneur, monsieur, de vous demander raison.

IAGO. — Vous avez fini ?

RODERIGO. — De parler, oui. D'agir, non.

IAGO. — Eh bien, parfait ! Voilà ce qu'il nous faut : de l'action. Ta fougue ne me fâche pas. Au contraire. Elle me plaît. J'avais des doutes sur toi. Mais donne-moi la main, Roderigo. A présent tu as mon estime. Oui, tu as raison d'être en colère.

RODERIGO. — J'ai raison d'être en colère ?

IAGO. — Mille fois raison. Et j'attendais avec impatience cette colère-là. Mais tu me vois rassuré. J'ai enfin la preuve que tu as le jugement vif et le cœur chaud, et que je peux compter sur ton courage cette nuit même. Ecoute, Roderigo. Si demain matin, grâce à moi, tu n'as pas enlevé Desdémone, n'hésite plus. Dresse-moi un guet-apens, et que je meure dans toutes les tortures qu'il te plaira d'imaginer.

RODERIGO. — Voyons ! Expliquons-nous. Ton plan est-il réalisable ? Et, d'abord, quel est ton plan ?

IAGO. — Monsieur, il nous est arrivé de Venise un ordre exprès qui élève Cassio à la place du More.

RODERIGO. — Vraiment ? Mais alors Desdémone aussi retourne à Venise ?

IAGO. — La chose n'est pas si simple. Notre More s'en va, mon cher, en Mauritanie, et il emmène avec lui sa belle. A moins que... écoute-moi bien, Roderigo... à moins que son séjour à Chypre ne se trouve allongé par quelque petit acci-

dent tout à fait imprévu. Et le plus imprévu de tous, quel serait-il, à ton avis ?

RODERIGO. — Je ne sais pas, je cherche.

IAGO. — Ne cherche plus. J'ai trouvé pour toi. Écoute : Cassio ne pourra pas succéder à Othello.

RODERIGO. — Et pourquoi, s'il vous plaît ?

IAGO. — Parce que cette nuit Cassio sera surpris par un inconnu, et blessé, au coin d'une rue. A la tête, de préférence.

RODERIGO. — Et l'inconnu, c'est...

IAGO. — Mon Dieu oui, c'est toi. Tu es en colère, c'est le moment. Cassio ne sait rien de sa nomination. Il soupe ce soir chez une coquine, et je dois le rejoindre. Attends-le à la porte. Je m'arrangerai pour qu'il s'en aille entre minuit et une heure. Je serai là, tout près, pour te seconder s'il le faut, et il tombera entre nous deux. Allons ! Ne reste pas la bouche ouverte et le nez dans la lune. Au travail. Suis-moi. La mort de Cassio est un relais nécessaire pour arriver à Desdémone. Je peux, si tu le veux, t'en donner la preuve évidente. Mais à quoi bon ? Es-tu en colère, oui ou non ?

RODERIGO. — Oui. Bien sûr. Pourtant j'aurais aimé entendre toutes les preuves quand même...

IAGO. — Tu y tiens ? Alors, écoute-moi, Roderigo. Premièrement...

SCÈNE III

Une autre salle du château.

Entrent Othello, Desdémone, Emilia, Ludovico et leur suite.

LUDOVICO. — Je vous en prie, ne m'accompagnez pas plus loin.

OTHELLO. — Pardonnez-moi. Je tiens à vous accompagner.

LUDOVICO, *à Desdémone.* — Madame, je remercie humblement Votre Grâce et vous souhaite une bonne nuit.

DESDÉMONE. — Votre Honneur sera toujours le bienvenu.

OTHELLO. — Allons, monsieur, continuons. Ah ! Desdémone...

DESDÉMONE. — Monseigneur ?

OTHELLO. — Couchez-vous sans m'attendre, et renvoyez votre suivante.

DESDÉMONE. — Bien, monseigneur.

Sortent Othello, Ludovico et leur suite.

EMILIA. — Les choses vont-elles mieux ? Monseigneur me paraît un peu radouci.

DESDÉMONE. — Il m'ordonne de me coucher sans l'attendre, et de te renvoyer.

EMILIA. — Me renvoyer ?

DESDÉMONE. — Il me l'ordonne. Donc, ma bonne Emilia, apporte-moi mes vêtements de nuit et adieu. Surtout n'allons pas lui déplaire ce soir.

EMILIA. — Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDÉMONE. — Moi, je ne le voudrais pas. Mon amour pour lui — dégrafe-moi, s'il te plaît — trouve du charme jusque dans ses brusqueries.

EMILIA. — J'ai mis les draps que vous m'avez dit.

DESDÉMONE. — Peu importe, maintenant. Que nous avons parfois de sottes pensées, mon Dieu ! Pourtant, Emilia, si je meurs avant toi, je t'en prie, ensevelis-moi dans un de ces draps.

EMILIA. — Allons ! En voilà une idée !

DESDÉMONE. — Ma mère avait une servante, nommée Barbara. Et Barbara était amoureuse. Mais celui qu'elle aimait devint capricieux et l'oublia. Elle savait une chanson qui lui parlait de son malheur, la vieille chanson du Saule, et elle mourut en la chantant. Ce soir, cette chanson refuse de me quitter. Je me retiens même pour ne pas pencher la tête un peu sur le côté, comme faisait la pauvre Barbara. Dépêche-toi, je t'en prie.

EMILIA. — Irai-je vous chercher votre chemise de nuit ?

DESDÉMONE. — Non. Tiens ! Retire-moi cette agrafe. Ce Ludovico est un homme distingué.

EMILIA. — Un très bel homme.

DESDÉMONE. — Et qui parle bien.

EMILIA. — Je connais certaine dame à Venise qui se serait traînée à genoux jusqu'en Terre sainte pour un seul baiser de lui.

DESDÉMONE, *elle chante.*

Une fille aimait un garçon,
Et chaque nuit chantait sa peine.
Un saule lui prit sa chanson,
Et sa chanson devint la mienne.
Les mots changent, sur le même air,
Le saule est beau quand il est vert.

(A Emilia :) Range mes vêtements.

Le saule est beau quand il est vert.
Mais lorsque vient le renouveau
Les garçons changent de voyages...

(Parlé :) Non, je me trompe. Ce n'est pas la suite. Attends. La voici :

Un ruisseau vif comme un oiseau
Prit ma chanson dans son voyage
Pour, quand viendra le renouveau,
La chanter aux garçons volages.
Sur le même air les mots varient,
Le saule est beau quand il fleurit.

(Sursautant :) Qui donc frappe à la porte ?

EMILIA. — Personne. C'est le vent.

DESDÉMONE. — Ah ! oui, c'est le vent. *(Chantant :)*

Mais le ruisseau, à trop courir,
S'est desséché comme ma peine,
Et ma chanson vient de finir
Avant que mes amours reviennent.
Les mots changent, mais l'air demeure,
Le saule est beau quand il se meurt.

(A Emilia :) Allons ! Va-t'en ! Bonne nuit. J'ai les yeux qui me piquent. Est-ce encore présage de larmes ?

EMILIA. — Mais non. C'est le vent.

DESDÉMONE. — Toujours le vent. Ah ! Ces hommes ! Ces hommes ! Dis-moi, Emilia, crois-tu qu'il existe vraiment des femmes pour tromper leur mari de si odieuse façon ?

EMILIA. — Il paraît.

DESDÉMONE. — Mais pas toi, n'est-ce pas ? Tu ne ferais pas ce péché-là pour tout l'or du monde ?

EMILIA. — Et vous, madame ?

DESDÉMONE. — Non, jamais. Je le jure par la lumière du jour, jamais.

EMILIA. — Moi non plus. D'ailleurs, la lumière du jour est bien trop indiscrète. Mais l'obscurité de la nuit change parfois la figure des choses.

DESDÉMONE. — Tu le ferais, toi, pour tout l'or du monde ?

EMILIA. — Tout l'or du monde, madame, cela ferait un bien grand chargement pour un péché si menu.

DESDÉMONE. — Tu parles par bravade. Je suis sûre que tu ne le ferais pas.

EMILIA. — Sur mon âme, si j'en avais envie, je crois bien que je ne m'en priverais pas. Quitte à l'oublier ensuite, ou à m'en souvenir, suivant les circonstances. Pardi ! Je n'irais pas me lancer dans les aventures pour un chiffon ou pour une bague de rien du tout. Mais pour tout l'or du monde ! Ma foi, citez-moi une femme qui n'aurait pas le cœur de faire son mari cocu pour tout l'or du monde.

DESDÉMONE. — Alors, que Dieu me punisse si je ressemble un jour aux autres femmes.

EMILIA. — Pourquoi ? Avec tout l'or du monde vous achèteriez bien vite le monde lui-même, et, l'ayant acheté, vous auriez parfaitement le droit d'y faire ce qu'il vous plaît.

DESDÉMONE. — Eh bien ! Veux-tu mon avis ? On parle souvent de ces femmes-là, mais elles n'existent pas.

EMILIA. — Si fait, madame. Il y en a une bonne douzaine, et même des douzaines de douzaines, et même autant de douzaines qu'il en faudrait pour peupler ce monde qu'elles auraient acheté à si bon compte. Mais je crois bien, moi, que c'est la faute de nos maris si leurs femmes succombent. Chaque fois que l'un de vous, messieurs, néglige les devoirs ou les plaisirs qu'il nous doit, chaque fois qu'il dépose aux pieds d'une autre sa fortune ou sa vigueur, chaque fois qu'il se fait morose, ou avare, ou jaloux, chaque fois qu'il nous frappe ou qu'il nous dispute nos dépenses, eh bien, il nous pousse, à nous, des ongles soudain si vifs que nous nous vengeons malgré nous. Que nos époux l'apprennent, s'ils ne le savent pas encore, Dieu a donné à leurs femmes les mêmes sens et les mêmes joies. Elles voient, elles respirent, elles ont comme eux le goût sensible au sucre et au vinaigre des choses. Que disent-ils quand ils reviennent de chez une autre ? « Ce n'est rien. Plaisir d'un jour, jeu en passant, imagination qui vole. » Bien sûr, et ils ont raison. Seulement nous aussi nous avons notre imagination, nos plaisirs et nos jeux. Donc, qu'ils soient prévenus. Donnant, donnant. Œil pour œil, péché contre péché.

DESDÉMONE. — Je ne veux plus t'entendre. Bonne nuit. Mon Dieu, apprenez-moi à ne jamais répondre au mal par le mal. Mais ordonnez, dans votre grâce toute-puissante, que le mal qui m'est fait se change à mon approche et me rende meilleure.

RIDEAU

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue. Il fait nuit.

Entrent Iago et Roderigo.

IAGO. — Tiens-toi ici, derrière ce mur. Tire ton épée et frappe vite. Un seul coup, et bien placé. Un seul coup et nous sommes sauvés.

RODERIGO. — Ne t'éloigne pas trop. Je peux aussi le manquer.

IAGO. — Je reste à tes côtés. Allons ! Du cœur, et de la poigne.

Il s'éloigne.

RODERIGO. — A mesure que la nuit avance, ma fougue se refroidit un peu. Mais non. C'est Iago qui a raison. Un homme de moins, la belle affaire !

IAGO, *de son côté.* — La belle partie de dés ! Lequel des deux tuera l'autre ? Peu importe. Quel que soit le perdant, je gagne. Et s'ils s'entre-tuent tous les deux, je gagne double. Roderigo vivant, ce sont les bijoux qu'il faut rendre. Cassio vivant, c'est un beau garçon de plus autour de ma femme, et je n'aime pas les comparaisons. Cassio vivant, c'est le More qui me dénonce à lui, et tout mon jeu mis à jour. Non. Il faut qu'il disparaisse, il le faut. On vient, c'est lui.

Entre Cassio.

RODERIGO, *attaquant Cassio.* — C'est lui.

CASSIO. — Voilà un joli coup d'épée, monsieur, et sans ma cotte de mailles j'étais loin. Allons ! A mon tour de tâter un peu la tienne.

Il frappe Roderigo d'un coup d'épée. Roderigo tombe en poussant un cri. Iago rampe vers Cassio et le blesse à la jambe.

CASSIO. — Je suis blessé. Au secours ! Au meurtre !

RODERIGO. — Malheur ! Malheur !

CASSIO. — Au secours ! De la lumière ! Un chirurgien !

Paraissent Ludovico et Gratiano.

CASSIO. — Holà ! Holà ! Pas une patrouille ? Pas un passant ? Au meurtre !

GRATIANO. — Un assassinat sûrement. Ce cri est sinistre.

CASSIO. — Au secours !

LUDOVICO. — Ecoutez.

RODERIGO. — Malheur ! Malheur !

LUDOVICO. — Ils sont là deux ou trois à hurler ensemble. Et quelle nuit noire ! Mais c'est peut-être un piège. Il faudrait appeler des hommes d'armes.

RODERIGO. — Personne ne vient. Va-t-on me laisser saigner tout mon sang ?

LUDOVICO. — Ecoutez !

Entre Iago en vêtement de nuit, une torche à la main.

IAGO. — Qui va là ? Qui crie au meurtre ?

LUDOVICO. — Nous ne savons pas.

IAGO. — Vous n'avez pas entendu crier ?

CASSIO. — Ici ! Pour l'amour de Dieu, au secours !

IAGO. — Que se passe-t-il ?

GRATIANO. — Mais c'est l'enseigne d'Othello ?

LUDOVICO. — C'est bien lui. Un homme courageux.

IAGO. — Qui êtes-vous, qui poussez des cris pareils ?

CASSIO. — Iago ! Aide-moi ! J'ai été surpris par des spadassins.

IAGO. — Seigneur ! Mais c'est mon lieutenant !

CASSIO. — Mais l'un d'eux est encore là, et je crois bien qu'il ne se sauvera plus.

RODERIGO. — Ici. Au secours !

CASSIO. — Le voici. C'est lui.

IAGO. — C'est lui ? Fils de chien !

RODERIGO, *succombant sous les coups d'Iago.* — O Iago ! O horreur ! O honte sur toi !

IAGO. — On tue les honnêtes gens dans l'obscurité, maintenant ! Où se cachent-ils, ces assassins, ces coupe-jarrets ? Mais quel silence ! Toute la ville dort. Holà ! Au meurtre ! Au meurtre ! *(A Ludovico et Gratiano :)* Mais vous autres, qui êtes-vous ? Et avec qui ? Avec les hommes de bien, ou avec les autres ?

LUDOVICO. — Vous allez le savoir.

IAGO. — Oh ! Le seigneur Ludovico !

LUDOVICO. — Lui-même, monsieur.

IAGO. — J'implore votre indulgence. Voici Cassio blessé.

GRATIANO. — Cassio ?

IAGO. — Oui. Presque mon frère, messieurs. *(A Cassio :)* Comment te sens-tu ?

CASSIO. — Ils m'ont coupé la jambe.

IAGO. — Par Dieu, de la lumière, messieurs ! Je vais lui faire une ligature en déchirant la manche de ma chemise.

Arrive Bianca.

BIANCA. — Que se passe-t-il ? Qui a crié ?

IAGO. — Elle demande qui a crié.

BIANCA, *se précipitant sur Cassio.* — Cassio ! Cassio ! Mon chéri ! Cassio, mon amour ! Cassio !

IAGO. — Encore cette créature. Cassio, avez-vous pu entrevoir celui qui vous a blessé à la jambe ?

CASSIO. — Non.

IAGO. — Bien regrettable. Qu'on me donne une jarretière. Bien, merci. Et qu'on aille chercher un fauteuil pour le transporter avec douceur.

BIANCA. — Hélas ! Il s'est évanoui. O mon Cassio ! mon Cassio !

IAGO. — Messieurs, j'ai un soupçon. Je soupçonne cette fille d'être mêlée à ce meurtre. Un peu de patience, mon brave Cassio. Allons ! Allons ! Éclairez-moi donc, vous autres. *(Il se penche sur Roderigo.)* Pourrons-nous mettre au moins un nom sur cette figure ? Mais quoi ! C'est mon ami, mon cher compatriote. Non... si... c'est lui ! C'est Roderigo.

GRATIANO. — Roderigo, de Venise ?

IAGO. — Lui-même, monsieur. Le connaissiez-vous ?

GRATIANO. — Et je le reconnais.

IAGO. — Tiens ! Le seigneur Gratiano ! J'implore aussi votre indulgence. La surprise de cet accident a dû me brouiller l'esprit. Cassio, comment vous sentez-vous maintenant ? Vite, un fauteuil !

GRATIANO. — Pauvre Roderigo !

IAGO. — Pauvre Roderigo ! *(On apporte le fauteuil.)* Ah ! enfin ! *(Aux porteurs :)* Que ces braves gens l'emmènent doucement ! Moi, je cours réveiller le chirurgien du général. *(A Bianca, qui sanglote :)* Quant à vous, la belle, gardez vos larmes pour un autre soir. *(Montrant Roderigo :)* Ce mort était mon meilleur ami. Cassio, qu'y avait-il entre vous deux ?

CASSIO. — Rien. Je ne connaissais pas cet homme.

IAGO, *à Bianca.* — Vous me paraissez bien pâle, ma jolie. *(Aux porteurs :)* Emportez-le ! *(A Bianca :)* Oui, bien pâle, ma toute belle. *(A Ludovico et Gratiano :)* Regardez ces yeux qui fuient, cette bouche qui tremble. *(A Bianca :)* Si vous êtes fuyante et tremblante, c'est que la vérité n'est pas loin. *(A Ludovico et Gratiano :)* Observez-la bien, messieurs, et jugez vous-mêmes. Sa langue se tait, mais tout en elle nous crie qu'elle est coupable.

EMILIA, *entrant.* — Que se passe-t-il, messieurs ? Que se passe-t-il, Iago ?

IAGO. — Cassio a été attaqué par Roderigo et quelques hommes de main. Roderigo est mort. Cassio n'en vaut guère mieux.

EMILIA. — Cassio ? Ce brave Cassio ? Ce charmant Cassio ?

IAGO. — Voilà comment Dieu punit les débauchés. Emilia, interroge-le doucement et tâche de savoir où il a soupé cette nuit. *(A Bianca :)* Tiens ! Vous recommencez à trembler, vous.

BIANCA. — Non !

IAGO. — Si. Vous tremblez.

BIANCA. — Cassio a soupé chez moi, c'est vrai. Mais je ne tremble pas.

IAGO. — Vous entendez, vous tous ! Il a soupé chez elle ! Eh bien, je vous arrête.

EMILIA. — Quelle honte ! Une fille des rues !

BIANCA. — Une fille des rues qui se donne vaut bien une bourgeoise qui se vend.

EMILIA. — Qui se vend ? Tu as menti. Je t'arracherai les yeux.

On la retient.

IAGO. — Messieurs, montons à la citadelle. Nous y retrouverons ce pauvre Cassio et nous pourrons interroger cette femme. *(A Bianca :)* Car on vous fera parler, ma mignonne. *(A Emilia :)* Courez prévenir Monseigneur. Allons ! Messieurs, dépêchons-nous. *(Resté seul.)* C'est la nuit de Iago qui commence, la nuit de sa fortune ou de sa ruine.

SCÈNE II

La chambre à coucher de Desdémone.

Desdémone est couchée et endormie. A côté d'elle un flambeau allumé. Paraît Othello.

OTHELLO. — Voici la cause, voici la cause, ô mon âme. Je ne dois pas la dire devant vous, chastes étoiles. Voici la cause. Non, je ne ferai pas couler une seule goutte de son sang. Aucune cicatrice ne s'inscrira sur cette peau plus blanche que la neige, plus douce au toucher que les gisants d'albâtre sur leurs tombeaux. *(Il dépose son épée.)* Pourtant il faut qu'elle meure, il le faut, sinon elle en trahirait d'autres. Éteignons cette lumière-ci *(il éteint le flambeau)* avant celle-là. Flambeau éteint, tu ressusciteras si tel est mon bon plaisir. Mais toi, ô la merveille du monde, une fois morte, où est le feu, où est la main qui pourront te rallumer jamais ? Rose cueillie, c'est rose flétrie. Avant de te cueillir, ô ma rose, je veux te respirer encore vivante. *(Il l'embrasse.)* Souffle délicieux, tu ferais trembler le juge le plus terrible. Encore un baiser ! Encore ! Encore ! Reste ainsi quand tu seras morte et je te

tuerai pour t'aimer après. Encore un baiser. Le dernier. Douceur de ce qui est inévitable. Des larmes. Je ne peux pas ne pas pleurer. Mais je pleure des larmes cruelles. Cruauté divine ! Douleur divine ! Oui, l'homme ressemble à Dieu quand il châtie ce qu'il aime. Elle s'éveille.

DESDÉMONE. — Qui est là ? Othello ?

OTHELLO. — Oui, Desdémone.

DESDÉMONE. — Quel bonheur !

OTHELLO. — Avez-vous prié ce soir, Desdémone?

DESDÉMONE. — Oui, monseigneur.

OTHELLO. — Si vous vous souveniez de quelque crime pour lequel vous n'auriez pas encore reçu l'absolution, il vous faudrait demander à Dieu sa pitié, à l'instant même.

DESDÉMONE. — Hélas ! monseigneur, je ne comprends pas.

OTHELLO. — Je vous dis de vous interroger et de prier, et surtout de faire vite. Je vais marcher en attendant. Je ne veux pas te tuer avant que tu aies demandé pardon à Dieu. Non, je ne veux pas que ton âme soit punie comme toi.

DESDÉMONE. — Me tuer ? Vous avez dit : me tuer ?

OTHELLO. — Je l'ai dit.

DESDÉMONE. — Alors, que Dieu ait pitié de moi !

OTHELLO. — *Amen !* De tout mon cœur.

DESDÉMONE. — Votre cœur m'a entendue. Il me connaît mieux que vous. Vous ne pourrez pas me tuer. *(Un temps.)* Et pourtant, si. J'ai peur de vous. Il y a tout au fond de vos yeux quelque chose qui m'épouvante. Pourquoi ai-je peur ? Pourquoi ? Puisque j'ignore le mal que j'ai fait, puisque je n'ai pas fait de mal. Pourtant j'ai peur.

OTHELLO. — Pense à tes péchés.

DESDÉMONE. — Mes péchés sont les vôtres, monseigneur, ce sont nos amours.

OTHELLO. — Et tu vas mourir pour tes amours.

DESDÉMONE. — Etre tuée par vous, et parce que je vous ai aimé ? Ce serait une insulte à Dieu. Mais pourquoi mordez-vous votre lèvre ? Les présages avaient raison. Mais non ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO. — Soyez plus calme.

DESDÉMONE. — Oui, vous voyez, j'obéis toujours, je suis calme. Mais de quoi suis-je coupable ?

OTHELLO. — Ce mouchoir auquel je tenais, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONE. — Non ! Sur ma vie ! Non ! Sur mon âme ! Faites venir cet homme et interrogez-le.

OTHELLO. — Prenez garde, prenez bien garde au parjure. Vous êtes ici sur votre lit de mort.

DESDÉMONE. — Oui. Mais pas pour y mourir déjà ?

OTHELLO. — Si. Et tout de suite. Donc avoue honnêtement ton crime. Le nier point par point et sous serment ne m'arracherait pas cette certitude qui me fait souffrir à hurler. Tu vas mourir. Desdémone.

DESDÉMONE. — Alors, que le Seigneur ait pitié de moi !

OTHELLO. — J'ai dit *amen.*

DESDÉMONE. — Et vous, monseigneur, aurez-vous aussi pitié de moi ? Jamais je ne vous ai offensé, jamais je n'ai aimé Cassio — que de cette amitié sans ombre et sans tache que Dieu permet. Jamais je ne lui ai donné de gage. Jamais.

OTHELLO. — Vous mentez. J'ai vu mon mouchoir dans sa main. Parjure ! Je voulais te tuer en t'aimant, comme on célèbre un sacrifice. Mais tu viens de me frapper en plein cœur. Et je vais te tuer sans amour et sans regret. Un meurtre ! Un simple meurtre ! J'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONE. — C'est qu'il l'aura trouvé. Je ne l'ai donné à personne. Appelez-le et faites-le parler.

OTHELLO. — Il a tout avoué.

DESDÉMONE. — Quoi, monseigneur ?

OTHELLO. — Qu'il a pris son plaisir avec toi.

DESDÉMONE. — Non ! Ce n'est pas vrai.

OTHELLO. — Il l'a dit.

DESDÉMONE. — Il ne le redira pas devant moi.

OTHELLO. — Ni devant personne au monde. Sa bouche est fermée. Le bon Iago y a mis bon ordre.

DESDÉMONE. — Il est mort ? *(Silence d'Othello.)* Il est mort ? Mais alors il a été trahi, et moi je suis perdue.

OTHELLO. — Et c'est lui que tu pleures, prostituée !

DESDÉMONE. — Monseigneur, chassez-moi, mais ne me tuez pas.

OTHELLO. — Bas les mains, prostituée !

DESDÉMONE. — Tuez-moi demain ! Laissez-moi vivre cette nuit !

OTHELLO. — Ah ! Si tu penses m'échapper...

DESDÉMONE. — Rien qu'une heure ! Rien qu'une demi-heure !

OTHELLO. — Pas une minute. L'exécution est commencée.

DESDÉMONE. — Juste le temps de dire une prière !

OTHELLO, *l'étouffant.* — Trop tard.

VOIX D'EMILIA, *derrière la porte.* — Monseigneur ! Monseigneur !

OTHELLO. — Qui a parlé ? Pourquoi ? Morte ? Non. Pas encore tout à fait morte. Desdémone, je suis cruel, mais pitoyable, je veux ta mort, et non pas ton agonie... Desdémone... voilà... voilà...

VOIX D'EMILIA. — Monseigneur, j'ai à vous parler.

OTHELLO. — Qui est là ?

VOIX D'EMILIA. — Monseigneur, il faut que je vous parle.

OTHELLO. — Oui..., c'est Emilia. Elle est morte. Et l'on vient pour m'annoncer que Cassio lui aussi est mort. Mais non, cette fois, ce n'est pas Emilia, c'est elle qui a parlé. Non. Plus rien. Muette comme la pierre d'un tombeau. Faut-il ouvrir ? Non. Je crois qu'elle a bougé. Non. Que faire ? Si elle entre, elle voudra parler à ma femme. Ma femme ? Quelle femme ? Je n'ai plus de femme. Horreur ! Tout est perdu ! Il faudrait, maintenant, il faudrait une éclipse énorme du soleil et de la lune et que le globe se mette à hurler, dans le noir, comme un chien qui s'éveille et nous annonce la fin du monde.

VOIX D'EMILIA. — Je vous en supplie, monseigneur, il faut que je vous parle, monseigneur !

OTHELLO. — Je t'avais oubliée. Allons, entre, Emilia. *(Il va à la porte, mais se ravise et revient fermer les rideaux du lit.)* Doucement. Un instant. Tirons les rideaux. *(Il ouvre la porte.)* Eh bien ! où es-tu ? *(Emilia entre.)* Et que me veux-tu ?

EMILIA. — Cher seigneur, on vient de s'entretuer sur la place.

OTHELLO. — Quand ?

EMILIA. — A l'instant même.

OTHELLO. — C'est la lune qui égare les hommes. Elle descend cette nuit très près de la terre et les rend fous.

EMILIA. — Cassio a tué un jeune Vénitien nommé Roderigo.

OTHELLO. — Roderigo tué ! Cassio tué !

EMILIA. — Non. Cassio est vivant.

OTHELLO. — Cassio est vivant ? Mais alors la balance n'est pas égale, la justice n'est pas rendue. Il y a trop de morts, cette nuit, ou pas assez.

DESDÉMONE, *dans un dernier souffle.* — Injustement... assassinée.

EMILIA. — Vous avez entendu ?

OTHELLO. — Entendu quoi ?

EMILIA. — Cette plainte. Ce cri ? C'est elle. Au secours ! Au secours ! Maîtresse, parlez-moi, ô ma douce Desdémone, parlez-moi.

DESDÉMONE. — Je meurs par injustice.

EMILIA. — Qui a commis ce crime ?

DESDÉMONE. — Personne. Moi-même. Adieu, Emilia. Tu salueras bien Monseigneur. Adieu.

Elle meurt.

OTHELLO. — On l'a tuée ! Qui l'a tuée ?

EMILIA. — Hélas !

OTHELLO. — Tu l'as entendue elle-même dire que ce n'était pas moi.

EMILIA. — Elle l'a dit. J'en témoignerai, s'il le faut.

OTHELLO. — Cette femme aura donc menti jusqu'aux portes de l'enfer ! C'est moi qui l'ai tuée.

EMILIA. — Un ange, le plus pur des anges, tué par un nègre, par un fils du diable.

OTHELLO. — Une débauchée, une catin.

EMILIA. — Un effroyable fou.

OTHELLO. — Fausse comme l'eau.

EMILIA. — Stupide comme le feu.

OTHELLO. — Tais-toi !

EMILIA. — Elle était divinement fidèle.

OTHELLO. — Fidèle à Cassio, oui, à son plaisir dans les bras de Cassio. Demande à ton mari. Il savait tout.

EMILIA. — Mon mari ?

OTHELLO. — Ton mari.

EMILIA. — Mon mari vous a dit qu'elle vous trompait ?

OTHELLO. — Avec Cassio, oui. Ah ! Si je l'avais crue fidèle, Dieu lui-même serait descendu sur terre pour m'offrir le monde entier en échange d'elle que j'aurais dit non.

EMILIA. — Mon mari ?

OTHELLO. — Grâce à lui j'ai vu clair. C'est un brave homme à qui la trahison fait horreur.

EMILIA. — Mon mari ?

OTHELLO. — Es-tu sourde ? Oui, j'ai dit : ton mari.

EMILIA. — O maîtresse, l'infamie a bafoué l'amour. C'est bien mon mari, et pas un autre ?

OTHELLO. — Ton mari. Ne comprends-tu pas le sens des mots ? Ton mari, qui est mon ami, l'honnête Iago.

EMILIA. — S'il a vraiment fait cela, que la peste noire lui ronge la gorge et que sa chair s'en aille par morceaux, car son cœur est déjà pourriture. Folle ! Folle qu'elle était d'avoir donné son amour à une bête furieuse !

OTHELLO. — Prends garde !

EMILIA. — A un fou qui ne me fera pas peur.

OTHELLO. — Prends bien garde, Emilia !

EMILIA. — Tu peux me faire arracher la langue, je crierai quand même. O imbécile ! Ane sanglant ! Te voilà chargé d'un beau crime ! Va, tire ton épée, si tu veux. Pour étouffer mes cris il faudrait me tuer vingt fois de suite. Au secours ! Au secours ! Le More a tué ma maîtresse ! A l'assassin ! A l'assassin !

MONTANO, *qui entre avec Gratiano et Iago.* — Qui appelle au secours ? Général, que se passe-t-il ?

EMILIA. — Ah ! Vous voici, Iago ! Il faut que vous ayez bien travaillé, vous, pour que les assassins vous donnent leurs crimes à porter sur le dos.

GRATIANO. — Que dit-elle ?

EMILIA. — Jette-lui à la figure qu'il ment, si tu es un homme. Tu ne lui as pas dit que sa femme couchait avec un autre ? Tu n'as pas inventé pareille horreur ? Tu n'es tout de même pas un scélérat. Parle ! J'ai le cœur qui étouffe. Mais parle donc !

IAGO. — Je lui ai dit ce que je pensais, et rien qu'il n'ait pu vérifier par lui-même.

EMILIA. — Que sa femme le trompait ? Tu l'as dit ?

IAGO. — Je l'ai dit.

EMILIA. — C'est un mensonge effrayant, un mensonge diabolique. Et avec Cassio ! Tu as bien dit : avec Cassio ?

IAGO. — Oui, avec Cassio. Et maintenant, silence. Retiens ta langue.

EMILIA. — Je ne retiendrai pas ma langue. Il faut que je parle. Ma maîtresse est là, dans son lit, assassinée.

TOUS. — Seigneur Dieu !

EMILIA. — Et ce sont tes calomnies qui ont accompli ce crime.

OTHELLO. — Ne me regardez pas tous de ce même regard fixe. Elle dit la vérité.

MONTANO. — Le crime d'un sauvage.

EMILIA. — Horreur ! Horreur ! Maintenant je revois tout, je comprends tout. Horreur !

IAGO. — Es-tu folle ? Tu vas me suivre à la maison. C'est un ordre.

EMILIA. — Mes bons messieurs, il veut m'empêcher de parler. Défendez-moi contre lui. Iago, je ne te suivrai plus jamais nulle part.

OTHELLO, *se jetant sur le lit.* — Oh ! Oh ! Oh !

EMILIA. — Oui, tu peux hurler à la mort comme un chien, c'est toi qui l'as tuée, et tu as tué une innocente.

OTHELLO, *se relevant.* — Non ! Une coupable ! Iago sait bien qu'elle s'est livrée à Cassio des milliers de fois. Cassio lui-même l'a avoué. Et elle, pour lui rendre grâce, lui a donné ce gage d'amour qu'elle tenait de moi. Je l'ai vu, oui, je l'ai vu dans la main de Cassio. C'est un mouchoir, un mouchoir très ancien, que ma mère avait reçu de mon père pour ses fiançailles.

EMILIA. — Bonté divine !

IAGO. — Vas-tu te taire ?

EMILIA. — Rien ne m'empêchera de parler. Ni Dieu ni diable. Et encore moins toi.

IAGO. — Allons, restons dans la mesure, Emilia. Et rentrons à la maison.

EMILIA, *que Iago menace de son épée.* — Non.

GRATIANO. — L'épée contre une femme ?

EMILIA. — More stupide, ce mouchoir dont tu parles, c'est moi qui l'ai trouvé par hasard, et donné à mon mari. Il en rêvait, il n'en dormait

plus, il me chuchotait, la nuit, d'aller le voler. Un chiffon !

IAGO. — Pourriture !

EMILIA. — Ma maîtresse n'en savait rien. C'est moi qui ai trouvé le mouchoir, c'est moi qui l'ai donné.

IAGO. — Elle ment !

EMILIA. — Non, je ne mens pas, messieurs. O meurtrier idiot, avais-tu mérité une épouse si brave et si pure ?

OTHELLO. — Dieu terrible et juste, Seigneur à la langue de feu, vas-tu rester muet devant cet homme ? *(Il se précipite sur Iago.)* Scélérat !

Iago a blessé Emilia.

GRATIANO. — Aidez-moi ! Il a blessé sa femme.

EMILIA. — Oui, couchez-moi... doucement, aux pieds de ma maîtresse.

MONTANO, *qui a désarmé Othello.* — Prenez cette épée. Faites garder les portes. Je m'occupe de Iago. *(Tous sortent sauf Othello et Emilia.)*

EMILIA. — Maîtresse, maîtresse, oui, les présages avaient raison. M'entendez-vous encore, Maîtresse ? Maîtresse, m'entends-tu encore ? Le cygne meurt en musique, je veux mourir dans la chanson. *(Elle chante :)*

Les mots changent, mais l'air demeure,
Le saule est beau quand il se meurt.

(A Othello :) More, More cruel, elle était pure et elle t'aimait. Et que mon âme monte au ciel, car je viens de dire la vérité.

Elle meurt.

OTHELLO. — J'ai une autre lame. Une épée espagnole qui fut trempée dans l'eau d'un torrent glacé. La voici. *(Il passe cette épée et va jusqu'à la porte.)* Il faut que je sorte.

GRATIANO, *apparaissant à la porte.* — Essaye seulement !

OTHELLO. — Tu me crois désarmé : regarde. J'ai connu le temps où cette bonne lame ouvrait un passage contre vingt hommes plus résolus que toi. Mais n'ayez pas peur, Gratiano. Cette nuit l'épée est encore là, mais le cœur est loin. Voici la fin du voyage, voici les voiles qui tombent et le port d'eau calme après la haute mer. Vous reculez ? Vous reculez devant moi ? Pourquoi ? Menacez seulement d'un fétu de paille la poitrine d'Othello, et c'est Othello qui reculera. Vers quoi irait-il, Othello ! *(Contemplant Desdémone.)* A quoi ressembles-tu maintenant, mon enfant pâle, plus pâle que ta longue chemise blanche ? Quand on nous réveillera, tous les deux ensemble, au jugement dernier, quand nous monterons tous les deux ensemble devant le trône de Dieu, ta petite figure encore glacée me fera trébucher du ciel et je tomberai pour l'éternité. Comme tu as froid, comme tu as froid, ma petite fille blanche ! Allons, accourez, vous autres, les esprits du mal, les anges noirs, et arrachez-moi à cette vision divine de Desdémone. Jetez-moi dans le vent ! Jetez-moi dans le soufre ! Jetez-moi dans le feu ! O Desdémone ! Desdémone ! Morte !

Entrent Ludovico, Montano, Cassio porté sur un fauteuil, puis des officiers escortant Iago prisonnier.

LUDOVICO. — Où est Othello ?

OTHELLO. — Vous voulez dire celui qui fut jadis Othello ? Le voici.

LUDOVICO. — Et voici Iago. Je vous le ramène.

OTHELLO. — On dit que les démons ne meurent pas. Nous allons savoir si c'est vrai.

Il se jette sur Iago et le blesse.

LUDOVICO. — Arrachez-lui son épée !

IAGO. — Je saigne, monsieur, mais je ne suis pas tué.

OTHELLO. — Après tout, je ne le regrette pas. Oui, j'aime encore mieux le savoir vivant. Car le bonheur, parfois, c'est de mourir.

LUDOVICO. — Toi qui fus jadis Othello, comment t'appeler aujourd'hui ?

OTHELLO. — Appelez-moi le meurtrier au cœur pur.

LUDOVICO. — Cet homme vient d'avouer, ou presque. Etiez-vous d'accord tous les deux pour tuer Cassio ?

OTHELLO. — Oui.

CASSIO. — Mon maître, qu'avais-je fait contre vous ?

OTHELLO. — Rien. Je vous supplie de me pardonner. Demandez à ce demi-diable pourquoi il m'a ainsi englué, corps et âme.

IAGO. — Qu'on ne me demande plus rien. Vous savez ce que vous savez. Bonsoir ! Messieurs, j'ai dit mon dernier mot.

LUDOVICO. — Quoi ! Tu veux mourir sans prier ?

GRATIANO. — La torture te fera desserrer les dents.

LUDOVICO. — Oui, si nous trouvons quelque supplice bien savant qui puisse le faire crier beaucoup et longtemps, il sera pour lui. Othello, il faut nous suivre. Je vous retire votre commandement et le remets à Cassio. Et je vous déclare mon prisonnier. Le Sénat de Venise vous jugera. Emmenez-le.

OTHELLO. — Doucement, vous autres. Il me reste, à moi, un mot à dire. J'ai rendu à l'Etat quelques services. On les connaît, n'en parlons plus. Je ne vous demande rien, qu'une chose : quand vous ferez au Sénat de Venise le récit de ce crime, montrez-moi tel que je suis. N'atténuez rien, mais n'y mettez non plus aucune colère. Et dites : cet homme aima beaucoup, mais sans sagesse. Il fut jaloux par manœuvre, non par nature. Et il fit comme l'Indien de la légende, il rejeta dans la mer la perle trop belle qu'il avait pêchée. Voilà ce que vous direz. Et n'oubliez pas d'ajouter qu'un jour, à Alep, alors qu'un Turc battait un chrétien et insultait Venise, je saisis à la gorge ce chien et le frappai — comme ceci. *(Il se perce le cœur.)* Desdémone, je t'ai pris un baiser avant que tu meures, je te demande un baiser avant de mourir.

Il tombe sur le lit et meurt.

CASSIO. — Ne bougez pas. Cet homme a le droit de mourir. Il avait le cœur grand.

LUDOVICO. — La mort vient d'achever l'histoire.

GRATIANO. — Et elle nous ôte la parole.

LUDOVICO. — Non. Pas encore. *(A Iago :)* Regarde, chien de Sparte, plus cruel que l'angoisse, plus sournois que la faim, plus mystérieux que la mer, regarde. Ce fardeau tragique sur ce lit, c'est ton œuvre. Cassio, je vous l'abandonne. Moi, je m'embarque à l'instant pour conter au Sénat, le cœur navré, cette navrante histoire.

RIDEAU

Le Bouffon. Les Musiciens.

Othello. Iago.

6 LE BOUFFON. — *... Dans la musique, le général aime surtout les silences, et moi aussi, qui suis son ombre et son bouffon.* (ACTE III.)

7 IAGO. — *Notez qu'il s'agit d'un rêve. Et d'un rêve où je ne lis encore que des détails lointains...* (ACTE III.)

8 RODERIGO. — *Tes paroles s'en vont d'un côté, tes actions de l'autre. Et mes affaires ne bougent pas. J'en ai assez.* (ACTE IV, SCÈNE II.)

9 EMILIA. — *Sur mon âme, si j'en avais envie, je crois bien que je ne m'en priverais pas...* (ACTE IV, SCÈNE III.)

10 OTHELLO. — *... Je suis cruel, mais pitoyable; je veux ta mort et non pas ton agonie...* (ACTE V, SCÈNE II.)

(Photographies Lipnitzki.)

Iago. Roderigo.

Emilia. Desdémone.

Othello. Desdémone.

OTHELLO devant la critique

UN DOUBLE OBJET.

Avec *L'Homme de Cendres*, la Comédie-Française avait racheté l'erreur de *Jeanne la Folle*. Avec *Othello*, la voici de nouveau en avance sur notre reconnaissance. Car c'est à un très beau spectacle que vient de nous convier la salle Richelieu, un de ces spectacles qui font souhaiter de voir l'enthousiasme d'une « générale » se prolonger en succès populaire (chose qui arrive quelquefois).

Le mérite de cette réussite revient d'abord à M. Georges Neveux, qui a restitué en poète l'œuvre d'un grand poète, et en homme de théâtre la pièce d'un dramaturge-né. Par la simplicité et la fluidité de son texte, sa clarté et à la fois sa profondeur, sa grâce et à la fois son efficacité, M. Neveux a incontestablement atteint son double objet: nous rendre sensibles au caractère « méditerranéen » et à la structure en quelque sorte racinienne de cette tragédie où l'ombre elle-même se fait lumière. L'écrivain qui a su garder cette fidélité a droit à notre gratitude autant qu'à notre admiration.

Guy Verdot, dans *Franc-Tireur*.

NÉCESSITÉ DE SHAKESPEARE.

Depuis sa création, en 1604, *Othello* demeure une des pièces les plus belles, les plus émouvantes du répertoire tragique de tous les temps, de tous les pays. C'est l'exemple même d'une œuvre qui s'adresse aux publics les plus vastes, les plus variés, car tout y est ramassé dans un raccourci prodigieux, l'amour et la folie, la joie de vivre et la mort, les ripailles et la guerre, Venise et l'Orient. Il est banal de constater qu'*Othello* rappelle certaines tragédies de Racine, car la pièce fourmille de richesses psychologiques. C'est ce qu'André Gide a fort bien noté dans son journal : « J'ai relu pour la sixième fois *Othello*, avec une admiration toujours plus vive. Chacun des caractères, bien à sa place, laisse soupçonner suffisamment de mystère et d'arrière-fonds ténébreux pour alimenter des ratiocinations infinies. Le drame se construit entre la vraisemblance imaginaire et l'invisible réalité des sentiments. Sujet admirable et que l'action qui se joue est loin d'épuiser. »

La grandeur même du sujet rend son interprétation plus périlleuse, car la pièce a toujours été jouée par les acteurs les plus fameux.

Il n'en est pas moins vrai qu'en reprenant *Othello* avec tant de soin et de bonheur dans les moindres détails la Comédie-Française remplit exactement sa mission, qui consiste à offrir au public le répertoire classique français et étranger. Au début du XX[e] siècle, Antoine et Gémier avaient fait courir tout Paris en jouant *Le Roi Lear* ou *Le Marchand de Venise*. Si les spectateurs s'extasiaient devant les marches imaginées par Gémier pour relier la scène et la salle, ils étaient pris, jusqu'aux moelles, par le texte de Shakespeare, dont chaque repartie, chaque mot portaient. Le public français a besoin de Shakespeare, qui fait partie du patrimoine tragique international, qui demeure aussi actuel en France qu'en Angleterre.

Georges Huisman,
dans *France-Hebdo*.

INCAPABLE DE MENTIR.

Les artistes ? Un merveilleux : Clariond. Il est impossible d'avoir plus fière allure. Mantegna, Bellini, Rubens aussi eussent été ravis de ce visage sauvage et noble de fils de grande tente, de cet Abencérage nerveux, svelte, musclé, aux yeux brûlants. Au début je craignais que la voix, qui est le faible de ce grand comédien, ne le trahît... Mais non ; il a mené le rôle *crescendo*, avec une intelligence des nuances, des élans de fureur, une sobriété et une puissance incomparables. Il a composé Othello, gentilhomme de haute race, non point parvenu mais né, selon le mot de Swinburne : « le plus noble type d'homme qu'un homme ait su créer ». La naïveté du personnage qu'Emilia traite justement d' « imbécile » à la fin devient presque un attrait. Il est crédule parce qu'il est incapable de mentir. La laideur d'âme d'Iago lui est imprévisible.

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

VOICI DESDÉMONE...

Madame Renée Faure est Desdémone avec une passion et une simplicité dans l'amour que je trouve bouleversantes. Elle aime tout ce qui lui vient d'une main chérie — la caresse et la mort — du même élan, et avec la même constance. Elle exprime de façon admirable ce que le personnage de Desdémone a de fixe : dans le tourbillon, dans la tourmente dont elle est le centre, elle demeure fidèlement à soi-même, sans que rien la ternisse ou que seulement l'effleure la laideur. M[me] Jeanne Moreau est une Bianca légère et soudain passionnée, séduisante et vraie. M[me] Line Noro, une Emilia peut-être un peu plus inconsciente que son rôle — si difficile — ne l'exige.

MM. Jean Chevrier (Cassio) et Jean Meyer (Roderigo) méritent de grands éloges. Et M. Teddy Bilis — fugitive apparition du Bouffon — est plein de drôlerie.

Les décors de M. A.-M. Cassandre ont cette rectiligne complication qui satisfait l'esprit et le pousse à la critique par un mouvement tout à fait symétrique. Et la musique de M. Louis Beydts m'a semblé charmante, terrible ou guerrière, avec grande fidélité au texte.

Jacques Lemarchand,
dans *Combat*.

... ET " LE LOYAL " IAGO.

De la distribution il convient de sortir deux noms. Deux artistes ne devraient recueillir que des éloges. C'est Renée Faure et Jean Debucourt.

Lui incarne « le bon, le loyal, le pur, l'honnête, l'innocent et sensible Iago. » Il se montre merveilleusement hypocrite, perfide, menteur, machiavélique et dévoré d'envie, de jalousie, de haine recuite sous les apparences de la candeur, de la droiture et de l'absolu dévouement. Il instille le poison d'une main qu'on meurt d'envie de serrer. Il regarde avec des yeux limpides. Il est à la perfection l'image de la trahison. Bravo, Debucourt !

Quant à Desdémone, elle se montra rarement victime aussi lumineuse, aussi mélodieuse, aussi abandonnée, aussi confiante, aussi pudique, aussi digne, aussi touchante. Je ne me lasserai jamais de répéter que Renée Faure est la meilleure comédienne de la Comédie-Française et l'une des plus sûres du théâtre français.

Jean-Jacques Gautier,
dans *Le Figaro*.

Supplément au N° 232 de *France-Illustration-Le Monde Illustré*.
Georges Oudard, fondateur.

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 1[er] trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.